

CHRONIQUES DU TEMPS VIALATTE

1 > Problèmes du cœur



5 JANVIER 1966

Où l'on verra comment Vialatte négociait la critique artistique et produisait ses curieux assemblages qu'Amélie Nothomb qualifie de « bizarreries phénoménales ». Il s'intéresse ici à Copi, l'un de ses dessinateurs préférés avec Chaval, Pierre Alory...

Copi (1939-1987), argentin de naissance, parisien d'adoption, romancier, dramaturge, avait plus d'un talent. Sa *Femme assise* a été publié, pendant des années, dans le *Nouvel Observateur*. Puis adapté au théâtre en 2006 par Marcial Di Fonzo Bo.

PROCHAINE CHRONIQUE
DIMANCHE 13 FÉVRIER

WEB

Retrouvez plus d'infos sur
www.alexandre-vialatte.com

L'ANNÉE VIALATTE

Viennent de paraître

Mon Kafka. Les Belles Lettres, 192 pages, 13 €.

Critique littéraire. Les critiques littéraires que fit paraître Vialatte dans différents journaux : *La Montagne*, *Le Spectacle du Monde*, *Paris-Match* etc... (Arléa, 244 pages, 17 €).

Un prix, un jury

Le prix Alexandre-Vialatte sera remis le 7 avril.

Le jury est composé de Pierre Vialatte, Jean-Pierre Caillard, P.-D.G du Groupe Centre France, Nathalie Crom, (*Télérama*), Arnaud Laporte, (France-Culture), Baptiste Liger, (*L'Express*, *Lire*, *Technikart*, *Têtu*, RMC), Danièle Salleneuve, (romancière, essayiste, contributrice des *Chroniques du temps présent*), Denis Tillinac (président).

Presse école

Des actions seront mises en place dans le cadre de « l'Année Vialatte » avec les établissements scolaires qui le souhaitent.

Le cœur humain ne cesse de poser des problèmes. Les mœurs du temps les résolvait au mieux, ou au pis (je ne sais qu'en penser). Il y a des dames, dans les journaux, qui sont spécialisées dans l'étude de ces choses ; elles savent, elles disent, elles ont bien de la chance ; elles répondent : « Patientez », ou :

« Rendez-le jaloux », ou : « Parlez-en à votre mère » ; que sais-je ?

Il y eut même Rigoulot, le champion des poids et halteres, l'ancien bûcheron,

L'homme le plus fort du monde, qui tint un temps la rubrique du cœur dans une gazette très importante (il soulevait d'un seul bras trois nègres et deux Chinois, il portait sur son dos un pavillon de banlieue) ; on voyait son portrait en buste, en haut, à gauche de sa rubrique ; avec des triceps gros comme ça, une poitrine de nourrice normande, et un maillot de luitteur imitation panthère. Un homme splendide, une vraie terreur ; un Tarzan de cinéma, en plus majestueux. Il n'était pas si difficile qu'il n'en vint à bout en trois lignes et en deux coups de cuillère à pot ; il tranchait le problème d'un coup de sabre. Quand ça devenait trop délicat, trop subtil, trop alambiqué, il répondait simplement : « Mademoiselle, ne nous cassez pas la nénette avec vos histoires à la gomme ! », et les petites chichiteuses en étaient pour leurs frais.

Que peuvent penser toutes ces savantes, tous ces savants, ces psycholo-sociologues, ces sociologues, ces spécialistes, du cas que nous présente Copi dans sa dernière bande dessinée ? Elle donne beaucoup à réfléchir.

On y voit la dame de Copi, la dame ordinaire de Copi, cette femme molle, révassière et indéfinissable, aux cheveux raides et au nez immense, assise sur presque rien dans un vide absolu, dans le néant, dans le complètement, c'est-à-dire dans le décor ordinaire de Copi. Sa fille arrive, suivie d'un escargot. Elle doit avoir quelque chose comme huit ans.

Maman, dit-elle, cet escargot veut m'épouser. Suit un silence, un long silence, un lourd silence (on sait que les dialogues de Copi sont surtout composés de silences. Ses personnages ne pensent pas vite. Ils ont « le corps plein de sommeil et l'esprit plein de songe »). « Tu ne vas pas épouser un escargot, voyons ! », répond enfin la mère d'un air scandalisé. « Mais je l'aime, maman ! », répond la petite. Silence. Silences. L'escargot intervient alors, d'une voix que j'imagine, à tout hasard, flûtée : « Je peux lui offrir, dit-il, une situation aisée. » « Il va m'acheter un tricycle ! », précise la petite, naturellement séduite, comme tous les enfants de notre siècle, par la vitesse et les progrès de la science. « Ah ! si c'est comme ça... » dit la mère. « Oh ! merci, maman », dit la petite. Et elle s'en va, suivie de son escargot. Le pauvre diable court ventre à terre. « Déjà belle-mère ! », constate la dame avec une

amère expression.

Voilà.

Personnellement, bien sûr, je suis content que cette fillette, qui semble assez gentille, épouse cet escargot qui a l'air très bien élevé. Mais enfin il faut mettre Copi devant ses responsabilités. Et aussi les enfants, et les mères de famille. La société. Car c'est un vrai scandale. La chose est racontée sans aucun commentaire, sans nulle appréciation morale, comme s'il était tout naturel qu'une enfant se marie à huit ans ! Où allons-nous ? Les enfants, déjà, se marient un peu avant le bachot. Ils cherchent un appartement avant d'ap-



Retrouvez l'intégralité des Chroniques publiées par Alexandre Vialatte dans *La Montagne* (1952-1971), dans les deux volumes de la collection Bouquins-Laffont (Préface Charles Dantzig).

prendre leur algèbre. Ils n'en trouvent naturellement pas. Il faut caser une bru, un gendre et des petits-fils, dans des deux pièces-cuisine qui sont déjà étroites. Se priver de cinéma, de tiercé. Loger le grand-père dans un placard. Seul avec les bouteilles. Ce qui est très dangereux pour elles. Doubler la provision de butane. On se mariera bientôt à l'école maternelle avant d'avoir pu atteindre l'âge où une fillette rend normalement en menus services le prix coûteux de son éducation, où elle peut soigner ses petits frères, monter le charbon, faire la cuisine et la lessive ; peindre le couloir et vider la poubelle, aller chercher les provisions, tailler une robe pour sa maman à l'occasion, garder le foyer et faire briller les vitres. Où sera la récompense d'une mère ? le bénéfice d'être père d'un enfant ? En un mot, que devient la famille ?

Je trouve de plus qu'il est sordide de pousser aux mariages d'argent. Ce prétendant devient épousable à partir du moment où on le sait

à son aise ! On vend sa fille pour un tricycle ! C'est peut-être un sacrifice à la morale des contes, qui exige que les bergères épousent des millionnaires, mais ce n'en est pas moins immoral.

Et que penser de cette mère qui n'a d'autre objection que l'escargotisme de son gendre ? Comme si le malheureux y pouvait quoi que ce fût ! Comme si l'amour ne soufflait pas où il veut. C'est du racisme pur ! Pour ne pas dire du fascisme ! Je suis certain qu'il y a des pays où l'on dirait que c'est du fascisme. Dans toute république populaire, même dans les plus antisémites, on appellerait ça du fascisme. Imaginez qu'au lieu d'un escargot, le prétendant soit un sorcier cafre, un anthropophage congolais, un black muslim, et qu'une maman lui refuse sa fille ! les journaux en feraient des images. Les gens honnêtes protesteraient. Les cortèges hisseraient des pancartes ! Alors que cet escargot, si j'en juge sur sa tête, est le type même du mari silencieux, paisible et doux. Sans exigence. Sa cuisine est vite faite. Il se contente d'une feuille de salade. Il ne boit pas, il ne joue pas aux cartes, il ne rentre jamais à trois heures du matin en chantant des chansons bachiques. C'est en somme le gendre rêvé.

D'autant plus que l'escargot, quand même, a énormément de caractère : l'escargot ne recule jamais. J'ai un gros livre sur l'escargot, on l'y envisage sous toutes ses faces : anatomique, juridique, religieuse, commerciale, politique, que sais-je, on l'y dissectionne, on l'y psychanalyse ; il en ressort un théorème fondamental, une vérité biologique essentielle, bref un principe d'où tout le reste découle : l'escargot ne recule jamais. « Faire face ? Toujours », c'est un chasseur alpin. Il serait d'ailleurs fort empêché de faire autrement, sa physiologie le lui interdit. Les éleveurs le savent bien. (D'où la forme des parcs où ils tentent de le garder, la courbure du sommet de l'enceinte, la largeur et la profondeur de la douve qui entoure le rempart, etc., etc.)

Quoi qu'il en soit, voilà une aventure qui enseigne en trois images le mépris de la famille, le racisme et le trafic des enfants, peut-être même, fans pousser bien loin, une philosophie politique qui conduit droit à des régimes autoritaires.

Quoi de plus antisocial ? Et la presse publie ça.

Mais peut-être l'histoire n'est-elle pas vraie ? Ou alors elle se passe dans des temps très anciens.

J'incline à le croire, car, pas une fois, dans toutes ces tractations de mariage, on n'entend la petite fille s'occuper de la pilule.

C'est une enfant d'une autre époque.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand

CHRONIQUES DU TEMPS VIALATTE

2 > L'homme d'aujourd'hui



5 FÉVRIER 1967

Où l'on s'apercevait que Vialatte, grand observateur des mœurs de son temps, ne ratait rien des premiers effets conjugués de la publicité et du libéralisme, « Jamais époque ne fut aussi respectueuse du pour, du contre et de tout ce qu'on veut ».

PROCHAINE CHRONIQUE
DIMANCHE 13 MARS

WEB

Retrouvez plus d'infos sur
www.alexandre-vialatte.com

L'homme d'aujourd'hui n'est pas ce qu'on peut imaginer platement en le voyant dans la rue épousseter sa 2 CV avec un petit plumé de couleur, ou même caresser les vitres avec une peau de chamois jaune d'or. « L'homme d'aujourd'hui, m'apprend une réclame d'éditeur, l'homme d'aujourd'hui entend se comporter comme un adulte responsable. Il se méfie des idées préconçues. Ou imposées. Il recherche les faits. Il dispute, il juge, il décide par lui-même. Il veut connaître le dossier des affaires sur lesquelles il doit s'engager. »

Tel est l'homme d'aujourd'hui. Il « décide par lui-même » d'épousseter sa 2 CV avec une peau de chamois. Que faisait-il donc hier ? Lorsque j'étais enfant, un garçon de dix-neuf ans menait une section au feu. Et la ramenait. Autant que possible. S'il s'endormait en sentinelle, on le fusillait. Quant un garçon du même âge, aujourd'hui, plante un couteau dans le ventre d'une vieille dame, on en accuse la société. On plaint le pauvre enfant d'avoir manqué d'une mère qui le chouchoutât suffisamment. Peut-être a-t-on raison (la vieille dame dit le contraire, mais on ne peut être juge et partie ; tant pis pour elle ; tant pis pour la vieille dame) ; peut-être donc a-t-on raison, mais on est bien obligé de constater que l'âge adulte commence plus tard.

« L'homme d'aujourd'hui » se méfie des idées imposées. Que faisait donc l'homme d'hier ? Comment s'imaginait-on que raisonnaient Aristote, Platon, Socrate, Luther, Calvin ou saint Thomas ? En matière religieuse, il n'est pas d'hérésie, de schisme, d'idée biscornue, de coupage de cheveux en seize qui soient encore à inventer. La doctrine du « libre examen » coupa la chrétienté en deux. Et encore faut-il ajouter que, parmi les tenants de la simple tradition, il y en avait énormément qui le restaient par libre examen, par suite d'un raisonnement qui les amenait à se dire que la vérité avait plus de chance de se trouver du côté de la majorité des spécialistes de plusieurs siècles.



PHOTO RICHARD BRUNEL

■ Opinion des réclames ■ Portrait de l'homme d'aujourd'hui ■ Géant de l'esprit, du caractère et de la responsabilité ■ Homme d'hier ■ Que faisait-il ? ■ Que fait l'homme d'aujourd'hui ? ■ Il attend l'autobus 27 ■ Sous une pluie fine ■ Grandeur consécutive d'Allah.

S'agirait-il de politique ? Il faut arriver à nos jours pour découvrir une théorie qui donne d'avance un blanc-seing au pouvoir. C'est un miracle de la foi, non le fait d'un esprit qui « connaît le dossier de l'affaire dans laquelle il s'engage ».

S'agit-il de commerce ou de publicité ? On vend ce qu'on veut à qui l'on veut. On crée des besoins rien qu'avec une image. Les mêmes pour tous : Brigitte Bardot, le savon Machin. Les ménagères ne marchandent plus : elles achètent 300 francs la tomate de Durand qui est à 200 francs chez Dupont, juste à côté. Pourquoi ? Dieu sait ! Certainement pas parce qu'elles ont « étudié le dossier ».

La vérité, c'est qu'on n'a jamais vu pareille docilité des masses. Parce qu'il n'y eut jamais tant de moyens de les conditionner à son gré. L'instruction elle-même y concourt, qui permet de lire le même journal à tous les hommes. L'analphabète était bien obligé d'avoir ses idées personnelles, « de disputer, de juger, de décider par lui-même ». Aujourd'hui, il en croit le prospectus général.

Le prospectus général l'assure qu'il ne cesse de devenir plus libre, plus intelligent et plus fort. Que les siècles se

superposent et qu'il y voit, par conséquent, de plus en plus loin. Mais il en va de ce socle hautain comme de celui de ce procureur auquel un avocat disait : « Monsieur l'avocat général, votre position supérieure est une erreur du menuisier ».

La superposition des siècles est une erreur de la métaphore, disons une aventure de la comparaison. Une aventure risquée. Avec une autre image, on montrerait aussi bien l'homme écrasé par le poids du temps. Depuis qu'il existe et qu'il attend l'autobus 27 sous une pluie fine, il a bien le droit d'être fatigué. Aussi fait-il la queue sans jamais protester. L'occupation, la pénurie, l'habitude de se mettre derrière, lui ont appris à tout avaler. On n'entend plus au guichet de la poste ce client revendicateur et prêt à tout pour la joie de protester, même à marchander le timbre-poste ; cet homme têtù, grandiloquent et taitillon qui fit la fortune de Courteline.

L'évolution, s'il en est une, a agi dans le sens de la docilité. La « révolte » elle-même est un slogan. Une idée reçue avec respect et par tout le monde. Jamais époque ne fut aussi respectueuse du pour, du contre et de tout ce qu'on veut. Je cherche en vain cet « homme d'aujourd'hui » dont m'entretenaient les prospectus comme d'un géant de l'opinion personnelle : il faut chercher l'homme d'aujourd'hui où il se trouve. A l'arrêt de l'autobus 27. Sous une pluie fine. En chapeau mou. Il revient de son triste travail au bout d'une journée monotone. Il ne « dispute » pas, il ne « juge » pas, il ne veut ouvrir aucun « dossier ». Il veut regagner aussi vite que possible sa maison grise dans sa pluvieuse banlieue. Il demande uniquement deux choses : premièrement, de ne pas faire de guerre ; deuxièmement, une augmentation.

Tel est le fruit de sa petite expérience.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand

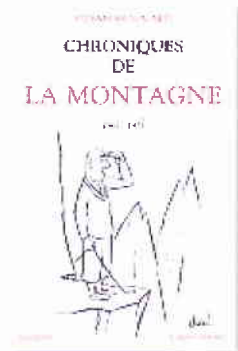
L'ANNÉE VIALATTE

Club des Vialattiens

Frédéric Beigbeder est l'un des nouveaux-venus dans ce cercle très ouvert, l'un des mieux fréquentés et des plus chics du moment (vidéos sur le site).

Lectures, rencontres, expos

Toute personne, association ou institution désirent organiser une manifestation dans le cadre de « 2011-Année Vialatte » trouvera de précieuses informations (conférenciers, spectacles, contacts, etc.) sur le site www.alexandre-vialatte.com (onglet ESPACE PROS).



Retrouvez l'intégralité des Chroniques publiées par Alexandre Vialatte dans *La Montagne* (1952-1971), dans les deux volumes de la collection Bouquins-Laffont (Préface Charles Dantzig).

CHRONIQUES DU TEMPS VIALATTE

3 > Dernières nouvelles du bonheur



23 AOÛT 1966

Où l'on aborde une des grandes thématiques vialattiennes, le bonheur. En un temps où le commerce, déjà, apporte de nouvelles idées.

PROCHAINE CHRONIQUE
DIMANCHE 10 AVRIL

WEB

Retrouvez plus d'infos sur
www.alexandre-vialatte.com

L'ANNÉE VIALATTE

Prix Alexandre-Vialatte
Dernière sélection. Le jury a retenu six ouvrages en dernière sélection pour ce prix qui sera remis le 7 avril : *Zimmer* (Olivier Benyahya/Allia), *Les poissons sont indomptables* (François Feerl/Dilettante), *Des femmes disparaissent* (Christian Garcin/Verdier), *L'écologie en bas de chez moi* (Igor Gran/PO), *Une année chez les Français*, (Fouad Laroui/Julliard) et *Que font les rennes après Noël ?* (Olivia Rosenthal/Verticales).

Proclamation. Le 7 avril.

Montant. Ce prix est doté par le groupe La Montagne-Centre France de 6.105 €. Soit la somme, en valeur absolue, de la hauteur du puy de Dôme (1.465 m) et de la longueur du fleuve Congo (4.640 km).

Le bonheur date de la plus haute antiquité. (Il est quand même tout neuf, car il a peu servi.) Il se composait de pommes, de poires et de scoubidoues ; le lapin jouait avec le boa, le vison s'approchait d'Ève sans crainte, le tigre mangeait de la laitue ; un soleil neuf brillait à travers les palmiers qui se balançaient comme de lents éventails ; au premier plan, tout particulièrement soigné, de hautes rhubarbes élevaient leurs panicules au-dessus de vastes feuilles sinuées ; bref, c'était le Paradis terrestre. L'homme ne sut pas le garder. Il s'en lassa très vite. Il le perdit (tout de suite par sa curiosité : il aime mieux savoir qu'être heureux).

Depuis, il court après, en brouette, en auto, en fusée, autour de la Lune. Il ne le rattrapera pas (le bonheur court bien plus vite). Il peut arriver, tout au plus, dans quelque square municipal, qu'un rayon de soleil, se posant sur le mouflon corse entre le cèdre et le marronnier, au milieu d'une pelouse parfaite, fasse vivre l'homme un bref instant dans un faux souvenir de l'Eden. Le bonheur était l'apanage d'un jardinier qui n'avait pas de curiosité ; c'est une race complètement perdue. Je n'en connais que deux (ils ont des rides très compliquées, un peu de raphia qui sort de la poche du tablier, et une chopine cachée à l'ombre). Mais ce ne sont pas des gens heureux : quand il pleut ils veulent du soleil, quand il fait beau ils veulent la pluie. Ils savent très bien que le bonheur c'est ce qu'on n'a pas.

Une invention lucrative de gitane. Une superstition de midinette. Ou alors l'euphorie de la vie au grand air. Les pâtres de la Bible ont peut-être été heureux. Ils étaient habillés de peaux de chèvre et ils dormaient sous les étoiles ; comme ils ne mangeaient que du yaourt (c'est le vrai secret des centaines bulgares), ils vivaient jusqu'à 300 ans. L'Éternel les récompensait en multipliant leurs olives, leurs brebis et leurs petits-enfants, et ils épousaient des femmes fortes. « La femme forte, dit l'Écriture, est semblable à une maison de cèdre avec des chambranles peints en rouge ».

J'aimerais bien essayer de m'habiller en peau de chèvre pour multiplier mes olives, mes brebis et mes petits-enfants, mais je ne voudrais pas de cette femme forte « avec des chambranles peints en rouge » qui a l'air d'une femme de Picasso.

Pourtant il y a toujours du mouton dans le bonheur. C'est un souvenir de l'Âge d'Or, l'âge des bergers et des houlettes. Le bonheur est dans le mouton (et surtout dans le gigot). C'est pourquoi Marie-Antoinette en élevait tant au hameau de Trianon, de vrais moutons du XVII^e siècle, pure laine, poilus jusqu'à la cheville, comme dans les tableaux de cette époque ; et des pattes comme des allumettes.

Passons. Le mouton n'est qu'un symbole. Il

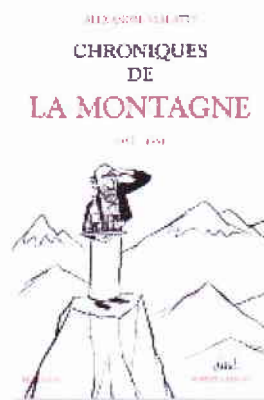
Antiquité considérable du bonheur ■ Bonheur par le jardinage ■ Par le yaourt et le mouton ■ Par la chaumière de milliardaire ■ Bonheur de Baudelaire ■ Bonheur de Balzac ■ Bonheur de M. Dussyleix ■ Le bonheur est une imprudence ■ Grandeur consécutive d'Allah.

veut dire que le bonheur serait dans la nature, la pauvreté et le poireau vinaigrette. C'est une opinion de milliardaire. Et c'est pourquoi ceux d'aujourd'hui vont à Olbia, dans des chaumières préfabriquées par des architectes coûteux. A vingt-cinq mille francs la journée. On m'a raconté leurs orgies dans ces humbles maisons de pêcheurs : ils passent leur temps à se faire des réussites. Parfois tout nus ; bâiller tout nu est peut-être plus amusant que de bâiller en veston. Leur yacht les attend dans la baie.

C'est ça qui prouve que tout le monde n'est pas fait pour le bonheur. L'ogre rêve d'être végétarien. Le pauvre Baudelaire ne cessa

époque à le sien. Les églises, les châteaux, les cathédrales, la République, la montgolfière. Aujourd'hui le « rouge frisé » (le rouge à lèvres « frisé »), qui rend le sourire plus piquant ; et la « cire froide épilatoire livrée en bandes ». Et les femmes ne sont pas contentes. C'est que personne n'est fait pour le bonheur.

Pourtant, il y a M. Dussyleix. J'ai appris à le connaître, et mieux à l'apprécier, en m'occupant longtemps du « Courrier des lecteurs » de l'un de nos plus grands magazines. Ses lettres m'ont toujours frappé par leur admirable justesse, l'exactitude de l'épithète, la sagesse de l'appréciation, l'adaptation de la sensibilité à n'importe quelle circonstance. C'était un homme égal au monde, adéquat à tout événement. Son vrai bonheur était de vibrer. Quand un fou tuait toute sa famille, plusieurs gendarmes et quelques vaches, sans compter les femmes et les petits, il nous écrivait aussitôt : « Quelle épouvantable tuerie ! » ; et quand un tremblement de terre engloutissait douze cents personnes : « Quel effroyable cataclysme ! » Il jugeait tout à sa juste valeur. « Je dis bravo », nous écrivait-il



Retrouvez l'intégralité
des Chroniques publiées
par Alexandre Vialatte
dans *La Montagne*
(1952-1971),
dans les deux volumes
de la collection Bouquins-
Laffont
(Préface Charles Dantzig).

jamais de penser que son bonheur eût été de prier la Sainte Vierge, de se lever tôt et de travailler régulièrement. Pour Balzac, c'eût été d'épouser une duchesse, se vautrer dans l'armorial, et de jeter l'argent par les fenêtres. Vivre de festins dans un palais parmi des chefs-d'œuvre incroyables. Il eut finalement sa duchesse et en mourut six semaines plus tard. « Le bonheur meurt ou tue. » Telle serait la morale qui se dégagerait de ses romans. Tout au moins le bonheur exaltant. (Car il croyait aussi à un autre bonheur, paisible, égal, moyen et un peu ennuyeux, une sage soumission aux convenances.) J'emprunte ces conclusions à une savante étude de M. Gérard David dans *L'Année balzacienne*. Le bonheur ne serait fait que de souvenir et d'espoir. Il ne tiendrait pas aux circonstances, mais à une création de l'esprit, à une certaine fécondité de l'âme. Peut-on mieux le dire imaginaire ? Pourtant, s'il n'est qu'un rêve, n'est-ce pas déjà bien beau ? Chaque

quand le France gagna le ruban bleu, « Et je n'exagère pas », nota-t-il, pour prouver à quel point il pesait sa pensée. Le *Sputnik* lui arracha ce jugement philosophique : « On ne peut pas arrêter le progrès. » Le monde était à ses pieds comme un vaste théâtre et il vibrait d'accord ; c'était un homme heureux. Il se vivait tout entier dans l'émotion cosmique. C'est pourquoi je lui ai demandé ce qu'il pensait du bonheur. « Le bonheur n'est qu'un songe », m'a-t-il écrit tout de suite. Et je n'attendais pas moins de sa parfaite compétence. Mais je n'ai plus pu le considérer comme un heureux. Son vrai bonheur n'était que d'avoir une opinion.

Le bonheur n'est-il qu'un songe ? comme dit M. Dussyleix. Meurt-il ? Tue-t-il ? comme dit Balzac.

De toute façon, quelle imprudence !

Et c'est ainsi qu'Allah est grand

CHRONIQUES DU TEMPS VIALATTE



2 AVRIL 1967

Où l'on s'apercevra que Vialatte, très discret sur lui, sa vie, s'épanchait parfois. Ainsi, le fait-il en ce mois d'avril (il est né le 22 ou le 23, personne ne sait). L'occasion de dresser un (triste) bilan de ses écrits, ses intentions. Il se dit assez peu célèbre (ce qu'il formulera dans le fameux « notoirement méconnu ») et relativement inutile, comme tous les artistes, poètes, écrivains, les ouvreurs d'espaces imaginaires...

PROCHAINE CHRONIQUE
DIMANCHE 22 MAI

WEB

Retrouvez plus d'infos sur
www.alexandre-vialatte.com

L'ANNÉE VIALATTE

Prix

Olivia Rosenthal est la lauréate du prix Alexandre-Vialatte 2011 pour *Que font les rennes après Noël ?* (Verticales). Voir nos éditions des 8 et 9 avril.

Lecture

François Marthouret lira des textes de Vialatte, accompagné au piano par Patrick Scheyder. La première de ce spectacle sera donnée le mercredi 20 juillet à 19 heures dans les jardins du Musée Lecoq à Clermont-Ferrand, dans le cadre des Contre-Plongées de l'été.

Contacts : Patrick Scheyder / Musiques aux jardins : www.patrick-scheyder.com Contre-Plongées de l'été/Mille de Clermont-Ferrand : www.clermont-ferrand.fr/Les-contre-plongees-de-l-ete

Parution

« Journalismes », le nouveau numéro des Cahiers d'Alexandre Vialatte relate ses débuts dans la presse, dans les années trente et les colonnes du Petit Dauphinois (1932-1944).

Contact. Association des amis d'Alexandre-Vialatte. Mail : association.vialatte@gmail.com. Site : www.amisdevialatte.blogspot.com

Tout savoir

Pour suivre l'actualité de 2011-Année Vialatte, connaître les nouvelles entrées au Club des Vialattiens et le programme des événements : www.alexandre-vialatte.com. Pour réagir, apporter des informations : vialatte@centrefrance.com

4 > Chronique des enfants du mois d'avril

Les enfants qui naissent en avril voient généralement le jour, disent les astrologues, sur de hauts plateaux pluvieux et froids où les routes sont extrêmement rares et la population dispersée. (A peine voit-on parfois passer au crépuscule, détachés en ombre chinoise, le lieutenant de gendarmerie ou quelque long abbé sur un vélo de jeune fille, qui se battent contre la pluie.)

On les envoie faire leurs études dans de noirs collèges de montagne où ils font des collections de timbres et s'intéressent parfois à la géographie. Aux vacances, ils attrapent des truites dans les ruisseaux et des vipères qu'ils mettent dans des tubes de métal et gardent longtemps dans leur poche.

Dans leur âge mûr, ils vendent aux cirques et aux zoos toute sorte de serpents et de singes qu'ils vont capturer en Afrique, en Amérique et en Asie. Ils savent guérir les éléphants et soigner les alligators, et faire entrer dans un « sabot » un lion ou un tigre royal. Il n'est pas rare qu'ils se voient obligés de traverser un fleuve tropical plein de caïmans et d'hippopotames pour échapper à une armée de cynocéphales dont ils ont capturé les enfants dans leurs rets. Ils courent alors très rapidement en retenant leur chapeau de la main droite et se jettent dans l'eau jaune en faisant beaucoup de bruit. Ils tapent dessus avec le plat de la main. On voit par là combien ces métiers sont dangereux. C'est parce que les enfants d'avril sont nés dans le signe du Bélier qui expose les hommes à beaucoup d'accidents. Ils ont à redouter, en effet, l'homme, le chien de garde et les moustiques.



Retrouvez l'intégralité des Chroniques publiées par Alexandre Vialatte dans *La Montagne* (1952-1971), dans les deux volumes de la collection Bouquins-Laffont (Préface Charles Dantzig).

Hauts plateaux ■ Timbres et vipères ■ Boas et chimpanzés ■ Fleuves et cynocéphales ■ Malfaisance des girafes ■ Jambe malade ■ Jambe perdue ■ Jambe utile à la science ■ Prospérité consécutive des étudiants ■ Ils se retirent sur la Côte d'Azur ■ Canne à bout de caoutchouc ■ Malheurs des chimpanzés ■ Papier timbré des maraîchers ■ Exigences des vétérinaires ■ Soucis et vieillesse assombrée ■ Café-tabac de la rue Saint-Jacques ■ Son du cor ■ Mort du cerf ■ Mort des enfants d'avril ■ Tracas de leurs héritiers ■ Embarras de leur belle-sœur ■ Inconvénients des boas constrictors dans un appartement de couturière ■ Vie héroïque de Joseph Chabreduc ■ Monument au milieu du square ■ Science étonnante des astrologues ■ Grandeur consécutive d'Allah.

Le zèbre leur mord le mollet droit, la girafe leur donne des coups de pied. Toujours au même endroit. Si bien que la jambe s'infecte. Il faut l'amputer à Marseille. Mais on hésite longtemps. C'est pourquoi l'homme d'avril reste des mois à l'hôpital où il mène une vie monotone ; il va s'asseoir sur un banc vert à côté d'un petit palmier chauve, il lit le journal, il chasse les mouches, il écrit parfois à sa belle-sœur. Finalement, on lui coupe la jambe.

Au lieu de la jeter dans un seau en plastique, on la confie aux étudiants qui la dissèquent et l'apprennent par cœur, avec le tibia, le péroné, le tarse, l'astragale et l'artère poplitée, le calcaneum, les malléoles, le jambier inférieur, que sais-je, l'extenseur commun des orteils. Ainsi deviennent-ils très savants, ils passent des examens brillants, ils donnent leur nom à des cliniques, ils se marient richement, leur commerce prospère, ils se retirent sur la Côte d'Azur.

Cependant, les enfants d'avril essaient de rétablir leurs affaires, de réengraisser leurs boas, de guérir leurs chimpanzés qui toussent et volent les poireaux des voisins, et de payer leurs créanciers en vendant tous leurs crocodiles. Ils louent près de la gare Saint-Lazare un pied-à-terre où ils passent leur vie à recevoir du papier timbré. Ils sont tout jaunes et amaigris, avec une belle barbe carrée ; ils ont une canne à bout caoutchouté et ils descendent les escaliers péniblement. Ils gâtent leur foie avec des boissons fortes. Ils vont soigner à Châtelguyon une vieille dysenterie amibienne qui leur donne un état spasme. On la guérit provisoirement par des lavements à l'eau iodée. Mais, pendant ce temps, leurs chimpanzés, qu'ils ont logés à Maisons-Alfort, continuent à piller les maraîchers voisins et à souffrir du climat de l'Île-de-France ; leur intelligence diminue ; leur malveillance s'accroît ; et les enfants d'avril ne vivent plus qu'en procès. Il faut dédommager les maraîchers outrés et payer les vétérinaires.

C'est pourquoi les enfants d'avril ont une vieillesse pleine de soucis. On les trouve à l'automne, en fin d'après-midi, dans un tout petit café-tabac de la rue Saint-Jacques où la lumière est d'un jaune pâle, autour de quelques verres de vin blanc. Ils font semblant de lire le journal, ils rêvent d'une grande expédition d'où ils ramèneraient des oiseaux bleus et jaunes, et chassent les mouches d'un

geste machinal. C'est là que se réunit aussi l'Amicale des sonneurs de trompe. Elle répète au sous-sol, au fond d'une cave obscure, pour ne pas déranger les voisins, et tandis que les enfants d'avril rêvent des autruches et des serpents qui pourraient payer leurs dernières dettes, ils entendent faiblement les cors qui sonnent la mort du cerf dans les entrailles du sol.

Ces circonstances les dépriment beaucoup malgré leur robuste optimisme. C'est pourquoi, au printemps, ils reviennent au pays afin de respirer l'air natal. Ils y meurent dans leur lit par une journée d'avril qui sent légèrement la vase molle et où le tonnerre roule sans fracas à l'horizon.

Leur héritage se compose de deux lions et de quelques boas amaigris. Mais leur belle-sœur, qui est couturière, ne sait qu'en faire. Les boas sont quand même trop gros pour être vendus au pharmacien pour sa vitrine. Il n'y expose que des couleuvres ou des vipères. Ils font peur au releveur du gaz et on les trouve dans la baignoire juste au moment où on veut prendre un bain. La belle-sœur les vend à bas prix.

Vingt ans plus tard, un journaliste, à travers les journaux de l'époque, les souvenirs, les récits et les photographies, découvre *La Vie héroïque de Joseph Chabreduc. Le chasseur de serpents. L'Épopée d'un piéteur de fauves*. Il compile, il annote, il pille, il sue, il crée. Il invente le comique, il ajoute la ressemblance, il soigne avec ferveur le pittoresque local. Il y joint une carte d'Afrique. On dresse un monument à Joseph Chabreduc ; dans son pays ; au milieu du square. Il y est nu jusqu'à la ceinture, coiffé d'un casque colonial, le poing gauche posé sur la hanche et le pied droit sur la queue d'un boa dont il présente la tête au bout de son bras tendu. Entre la tête et la queue, le boa pend mollement comme le flasque tuyau de la pompe des pompiers. Le monument sent la science et l'histoire naturelle. Le touriste s'instruit en lisant l'inscription. Les giroflées attirent les guêpes et les abeilles. Le soleil luit sur les rhododendrons.

Ainsi finissent les enfants d'avril. Ainsi parlent les astrologues ; et on se demande où ils prennent toutes ces choses. Mais tout est inscrit dans les astres.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand

CHRONIQUES DU TEMPS VIALATTE

5 > Chronique de la nécessaire variété



22 JUILLET 1958

Où Vialatte se révèle bon observateur de son temps, des changements en cours quand le commerce et la publicité commencent à transformer le paysage et les mœurs. Il fait preuve d'humour et prédit ce qui sera notre temps, sans la moindre nostalgie.

PROCHAINE CHRONIQUE
DIMANCHE 19 JUIN

WEB

Retrouvez plus d'infos sur
www.alexandre-vialatte.com

L'ANNÉE VIALATTE

A vous de lire !

Hélène Babu donnera quatre lectures de la correspondance de Vialatte dans le cadre de « À vous de lire ! », manifestation initiée par le Centre National du livre. Entrée libre.

Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), jeudi 26 mai, Cour de l'Hôtel de Chazerat à 21 heures.
Auxerre (Yonne), vendredi 27, bibliothèque municipale Jacques-Lacarrière à 19 heures.

Orléans (Loiret), samedi 28, librairie Les Temps Modernes à 16 heures.

Ambert (Puy-de-Dôme), dimanche 29, mairie ronde à 17 heures.
www.centrenationaldulivre.fr

Spectacle

Vichy Allier, Vendredi 27 mai à 19 heures, Palais des congrès-Opéra. Parallèlement à la remise du Prix Valéry-Larbaud, Denis Wettervald donnera *L'homme n'est que poussière, c'est dire l'importance du plumeau*. Entrée libre. www.ville-vichy.fr

Festival du mot

La Charité-sur-Loire (Nièvre), vendredi 3 juin à 22 heures. Philippe Meyer animera un cabaret Vialatte, dans le cadre du Festival du Mot. Du 1^{er} au 5 juin.
www.festivaldumot.fr

Nous ne vivons que par curiosité ; nous sommes passionnés de choses nouvelles. C'est ainsi que l'homme s'est fatigué de revenir du même bureau tous les soirs à 6 heures 50 pour arroser la même pelouse avec la même lance d'arrosage au bout du même caoutchouc rouge.

Que demande-t-il ? Autre chose ; du nouveau. Que lui faut-il ? Un idéal, à la mesure de son âme immortelle. Qu'exige-t-il donc au bout de vingt ans du même bureau, de la même pelouse et du même caoutchouc rouge ? Il exige du caoutchouc vert.

Le commerce a deviné son âme. Les chimistes ont médité, les électriciens ont conçu, l'ingénieur a réalisé. Si bien que l'homme peut désormais, en revenant du même bureau à la même heure, pour arroser la même pelouse avec la même lance d'arrosage, employer du caoutchouc vert. Ou rose, ou bleu, ou jonquille, ou lilas. C'est ce qu'on appelle la civilisation. Elle refuse la monotonie. Et si l'homme n'est pas satisfait, on lui fera du caoutchouc mauve.

La morale de cette aventure, c'est que la science et l'industrie sont les vraies mamelles du progrès. Elles se penchent sur le berceau de l'homme, prêtes à étancher toutes ses soifs. Enfant gâté de ces nourrices inépuisables, il se voit assailli par elles de perfectionnements incessants. De tout ce qui passe, de tout ce qui casse, le verre, le pissenlit, le battoir de laveuse, elles ont fait des choses immortelles : la bakélite, la rose en toile cirée, la machine à faire la lessive. A peine plus coûteuses que les autres, et presque aussi belles que le cristal, la soie, l'églantine de buisson. Mais ne passant pas, ne cassant pas, on ne saurait empêcher qu'elles lassent ? Détrompons-nous. Les psychologues y ont pourvu. Ils les démodent immédiatement. Ou les privent de pièces de rechange aussitôt le stock épuisé ; si bien que non seulement elles sont bien plus solides que les friables marchandises du temps passé, mais encore on en change plus vite, elles durent bien moins, elles se succèdent à de folles cadences ; c'est une variété sans limite et sans frein. Après la jupe longue, la jupe courte, après la semelle en bois, la semelle en papier peint. L'homme n'est pas encore fatigué d'avoir la peste bubonique qu'il est déjà comblé du *choïera morbus*. Fatigué de son auto vert-pomme, il achète l'auto vert-olive ; et ainsi de suite ; une vie y passe, il ne s'en est même pas aperçu.

C'est par où, dans un siècle esclave de la machine, l'idéal humain retrouve ses droits et le commerce son bénéfice.

Il en résulte une vie toute neuve, où l'on butine parmi les progrès de l'industrie, sous l'œil d'émail du bloc-évier et de la poubelle à pédale, comme l'abeille dans un bouquet de fleurs. « Bonjour veau, vache, cochon,

Caprices de l'homme ■ Besoins de son âme ■ Tuyaux rouges, tuyaux verts ■ Tuyaux de toutes les couleurs ■ Droits de l'idéal ■ Bénéfice du commerce ■ Coïncidence providentielle des deux ■ Vie nouvelle ■ Poubelle à pédale ■ Esturgeon de zinc et gargouillement du même ■ Épanouissement de l'industrie ■ Ailes gigantesques de l'être humain ■ Voyez mon oncle ■ Race bretonne et changement de placard ■ M. Pinay et le lion de Kaepelin ■ Changement de manteaux ■ L'utile et l'agréable ■ Grandeur consécutive d'Allah.

couvée », le pot au lait de Perrette est en matière plastique, il rebondit comme une balle de tennis ; elle ne peut plus le casser qu'en songe. Tout est surprise, rapidité, automation, désinfection, petit pois en étui de cellophane. Ajoutez-y un esturgeon en zinc doré, debout sur sa queue, au milieu d'une

miliant qui roule encore à bicyclette), vous aurez l'univers charmant, lavable, désertique et même préfabriqué, où s'ébroue, comme l'esturgeon de zinc dans sa vasque de cellophane, le génie qui inventa le tuyau de caoutchouc vert parce qu'il connaissait le cœur de l'homme, les vrais besoins de la créature pensante, de l'âme humaine, comment dire ? du client. C'est là qu'il vit, bouffi d'orgueil, au sein d'un confort asphyxiant. Et ce génie est le beau-frère de « mon oncle » ; et « mon oncle » est Tati lui-même. Allez donc voir le film *Mon oncle* de Tati. Il est charmant (et vaut presque ce qu'on en a dit).

Où alors allez en Bretagne, puisqu'il faut aller en vacances. Vous y trouverez les Bretons. C'est une race prodigieuse. Ils ont inventé le lit-clos. Et c'est pourquoi ils naissent dans des placards, vivent en mer et meurent dans l'alcool. A moins qu'ils ne meurent en mer et ne vivent dans l'alcool. Il leur arrive pourtant de mourir dans un placard. Comme ils sont nés. Mais un placard plus grand. Parce qu'ils ont grandi entre-temps. Telles sont les mœurs étonnantes du Breton. Il change de placard suivant les circonstances.

Mais, puisque nous parlons de zoologie humaine (sujet si cher à cette rubrique), j'aimerais signaler le cas d'un lion qui ressemble à M. Pinay. On me dira que c'est chose banale et que M. Pinay ressemble à tous les lions ; car le lion est royal, guerrier, fier, ombrageux, rugissant et fiscal (la « part du lion » est proverbiale). M. Pinay, de même, est ancien combattant, ministériel, ce qui est la façon d'être royal dans les régimes de république ; il rugit à l'ONU, il fixe les impôts. Sans doute, mais le lion dont je parle est un lion qui ressemble précisément à M. Pinay par ce que M. Pinay a de non-léonin dans sa zoologie : je veux dire les traits du visage. On en reçoit une forte impression, surtout quand on le trouve assis sur la table de Kaepelin, dans la posture du lion de Denfert, entre l'asperge d'Argenteuil et le saucisson de la Haute-Loire. Et en même temps on est fier pour la France : il est en porcelaine anglaise du XVIII^e ; il aurait pu ressembler à Pirt ou à Cobourg.

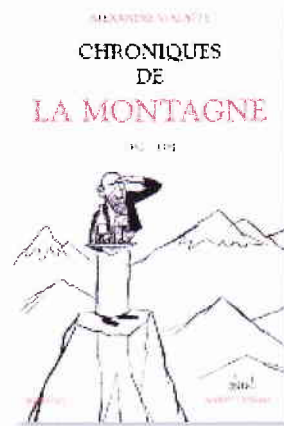
Ainsi l'homme change-t-il de tuyau, le Breton de placard et le lion de visage.

Quant à la femme, elle change de manteau. Pierre Cardin lui en prépare huit qui seront taillés, d'après des documents datant de plus de deux cents ans, dans des satins brochés de confection japonaise. Ils représenteront des blasons, des paysages et des fleurs de lotus. On y verra l'abeille butiner la pâquerette et le dragon menacer le soleil. Pour le prix de 3 à 15 millions.

En même temps, ils tiendront très chaud ; car ils seront doublés de zibeline, de hornbostell, de vison noir, de vison sauvage ou de chinchilla.

Ils s'imposent à la ménagère, par ces vertus calorifiques, pour faire le marché à Moutonville, à 7 heures du matin, autour du 15 décembre.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand



Retrouvez l'intégralité des Chroniques publiées par Alexandre Vialatte dans *La Montagne* (1952-1971), dans les deux volumes de la collection Bouquins-Laffont (Préface Charles Dantzig).

vasque en marbre, juste au centre du mètre carré de vrai faux gazon en ronéité qui sépare le Perron de la porte du jardin ; faites-lui cracher un jet d'eau en appuyant sur un bouton au moment où sonne une visite ; accentuez le gargouillement des eaux et le fracas du moteur électrique suivant l'importance du client (supprimez même ce gargarisme de poisson pour le facteur ou le beau-frère hu-

CHRONIQUES DU TEMPS VIALATTE

6 > Fluidité essentielle de l'homme
Chronique de l'homme à l'état pâteux

30 JUIN 1964

Où l'on voit que l'homme moderne découvre le rituel du départ en vacances dès les années soixante et la presse, de nouveaux sujets d'inquiétudes.

PROCHAINE CHRONIQUE
DIMANCHE 17 JUILLET

WEB

Retrouvez plus d'infos sur
www.alexandre-vialatte.com

L'ANNÉE VIALATTE

Olivia Rosenthal

Lauréate du premier Prix Alexandre-Vialatte, Olivia Rosenthal a reçu, le 6 juin, le Prix du livre Inter 2011, pour son roman *Que font les rennes après Noël ?* (Verticales). Cet été, elle fera le déplacement jusqu'à Clermont-Ferrand, invitée dans le cadre des Contre-plongées de l'été, le mercredi 27 juillet.

Rendez-vous

Saint-Amant-Roche-Savine (Puy-de-Dôme), Dernier épisode de « Ce week-end en Vialattie ». François Béal présente, à 15 heures, « Histoire des choses humaines ». Renseignements au 04.73.95.70.22 et st-amant-roche-savine.mairie@wanadoo.fr
Clermont-Ferrand, Conférence. « Vialatte, chroniqueur » par François Béal, le 22 juin, Café lecture Les Augustes. Renseignements au 04.73.37.07.94. et cafe.lecture.ouvaton.org
Bellac (Haute-Vienne), Récital. « Histoire des choses humaines, chroniques d'Alexandre Vialatte », par François Béal. 15 heures, à la Maison natale.

Parmi d'autres calamités, les journaux annoncent les vacances. En grosse manchette, avec des sous-titres effrayants : « Trains complets », « Les embouteillages », « Les villes-étapes sont engorgées ». Cent mille gendarmes sur les routes, vingt hélicoptères, six mille trains, quatre ou cinq millions de « vacanciers ». C'est une page de Céline, un bilan de catastrophes, « et ce n'est pas encore le grand rush ». L'homme fuit les HLM comme l'invasion allemande. Fatigué de faire sécher ses chaussettes au dixième, sur une ficelle, à une fenêtre de banlieue, il a formé le rêve obsédant de les faire sécher au rez-de-chaussée, devant une tente inconfortable, dans un camp de cent mille Parisiens. Il va chercher un terrain vague. Quelques orties, un peu de poussière et trois chardons. Pour y accrocher son transistor et sa ficelle à sécher le linge. Tel est l'espoir de ce père de famille. Il ne va pas en villégiature, il transhume. Par troupeaux épaïs.

« La sortie de Paris est fluide. » Voilà : l'homme est devenu fluide. Autrefois il fut granuleux. Chacun des grains comptait. Sa naissance et sa mort s'entouraient de mille cérémonies. Son mariage faisait mille histoires. On n'en finissait plus de chanter sur son cercueil. On n'imaginait pas que le bonheur de la masse fût autre chose que le bonheur de l'individu multiplié par un grand nombre. Nous avons changé tout cela ; il y a maintenant des bonheurs de groupe qui se passent parfaitement de la joie de l'individu. On ne veut plus voir cet homme. On l'enterre au galop. Il ne compte plus qu'en masse ; pâteuse ; l'individu est devenu pâteux ; on le travaille comme les berlin-gots ; on l'amalgame, on le pétrit, on l'étre, on le lance sur un crochet, on l'allonge et on le tord ; en tire-bouchon ; après ça, on le débite. « Les sorties de Paris sont fluides. » L'homme est enfin devenu pâteux.

Dans cet état, on le travaille mieux. Il faut croire que c'était son rêve. Ne lui gâchons pas son plaisir.

Mais qu'il fait bon rester chez soi ! Le soleil de juin fait briller un vieux meuble, allume un fleur. Les autos s'en vont. Je pense aux gens qui ont la joie, dans des provinces lointaines, d'habiter dans un vieux jardin plein de fleurs et de silence au mois de mai, plein de silence et de feuillage en juin. La verdure y forme des grottes.

Autor de chez moi on bâtit. Mais le maçon ne chante plus sur l'échelle. D'abord parce

Premiers plaisirs des grandes vacances ■ Sorties « fluides » ■ Nous sommes à l'âge de l'homme pâteux ■ Maisons de l'époque pâteuse et de l'époque granuleuse ■ Comparaison des mêmes ■ Veuve de l'homme granuleux ■ Importance de l'homme granuleux ■ Prouvée notamment par sa veuve ■ Portrait du grand salon ■ Vermicelle prolongé ■ Importance des moustaches ■ L'homme s'évapore ■ Grandeur consécutive d'Allah.

qu'il n'y a plus d'échelle, et ensuite presque plus de maçons. La grande Hortense, une grue au cou de girafe, vient picorer, sur le chantier, des pierres de cent cinquante kilos qu'elle va poser au loin dans le ciel, avec des précautions de nourrice. Elle travaille toute seule ; sans chanter. Le maçon n'est qu'épisodique. De loin en loin, si elle a besoin de lui, elle l'attrape par son fond de culotte et le dépose à côté de la pierre. (Le bœuf sur le toit n'était possible qu'aujourd'hui.) Quand c'est fini, la grande Hortense se figure qu'elle a fait le travail et qu'elle vient de bâtir une maison,

de « chien méchant » pour décourager les visites. C'est un endroit spacieux, bizarre et compliqué, qui décourage la raison raisonnable, plein de recoins inutiles, d'itinéraires loufoques et de pièces qui ne peuvent servir à rien. Le fantôme s'y sent à son aise ; il y a ses habitudes et sa place dans le grenier. Le vin ne s'y met pas au réfrigérateur, mais à la cave. Et le fromage y devient excellent. C'est l'asile du vieillard et le paradis de l'enfance. Il est à peu près essentiel que le toit possède une girouette qui représente un astronome, un drapeau ou la rose des vents. L'hiver elle grince dans la tempête, et les enfants s'endorment en ayant peur du loup, d'un sommeil réellement humain, comblé d'irrationnel, de songes, et des frayeurs de la saison.

On oublie trop que l'homme adore avoir peur. Qui n'a jamais eu peur n'a pas connu la vie. Il n'y a pas de vrai plaisir sans risque. Ni de vraie quiétude. Il faut des monstres. Quoi qu'il en soit, nous sommes à l'âge de l'homme fluide, de l'homme pâteux. A l'époque de l'homme granuleux, l'homme logeait dans des vraies maisons. On lui attachait tant de prix que sa veuve se desséchait. Dès qu'il mourait, elle fermait les persiennes, mettait les housses sur les fauteuils et ne vivait plus que de vermicelle dans une des pièces inhabitables, où elle mourait soixante ans plus tard, après avoir vérifié chaque jour que le soleil ne jaunissait pas trop les photographies du salon. Même mort depuis de longues années, l'homme se survivait très longtemps dans le portrait agrandi de la salle à manger. On l'y voyait en buste avec ses belles moustaches, ses cheveux en brosse, son air intelligent, ses décorations les plus belles.

Qu'en est-il aujourd'hui ?

L'individu ne compte plus. Il n'y a plus de persiennes au salon, ni de fauteuil qui admette des housses en tissu imprimé avec des fleurs violettes. Où mettrait-on le portrait de famille ? Surtout si les moustaches sont longues ? Nous ne sommes plus à l'âge granuleux. Nous sommes à l'âge de l'homme pâteux. La sortie de Paris est « fluide ». L'homme sera bientôt vaporeux. Il s'évanouit dans l'espace. J'ai entendu cette affreuse plaisanterie : « Pouvez-vous me dire la différence entre un grand bonze et un petit bonze ?

— ...

— Le petit bonze brûle beaucoup plus vite. »
L'homme est devenu un tout petit bonze.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand

ALEXANDRE VIALATTE
CHRONIQUES
DE
LA MONTAGNE

Retrouvez l'intégralité des Chroniques publiées par Alexandre Vialatte dans *La Montagne* (1952-1971), dans les deux volumes de la collection Bouquins-Laffont (Préface Charles Dantzig).

Mais ce n'est pas vrai. Elle s'est bornée à mettre quatre murs autour d'un homme. Et ce n'est pas ça qui s'appelle une maison. Une maison est un bloc de pierre dans lequel on entre par des trous et circule par des labyrinthes ; on y trouve toutes sortes de grottes, de cavernes et de surprises, d'endroits inhabitables et de dessous d'escaliers ; des caves profondes, des greniers surchauffés et des placards à confitures. Autour il y a un grand jardin avec des marronniers touffus, un jet d'eau et des poissons rouges ; sans compter un vieux chien qui ne mord pas les voleurs. Ce n'est pas une boîte en carton ornée d'un écriteau qui présente un basset sous le nom

CHRONIQUES DU TEMPS VIALATTE

7 > Panorama du mois de juillet



19 JUILLET 1966

Où l'on verra qu'Alexandre Vialatte accordait une grande importance au calendrier, au passage des saisons et à la météo. A leur influence grandissante sur les mœurs et pratiques de ses contemporains.

PROCHAINE CHRONIQUE
DIMANCHE 31 JUILLET

WEB

Retrouvez plus d'infos sur
www.alexandre-vialatte.com

L'ANNÉE VIALATTE

Contre-Plongées de l'été, à Clermont-Ferrand

19 juillet, *Les oiseaux* d'Alfred Hitchcock (Chronique de *La Montagne* du 22 octobre 1963). A 21 heures, place de la Victoire.

20 juillet, François Marthouret lit des textes d'Alexandre Vialatte, accompagné au piano par Patrick Scheyder. A 19 heures, dans le Jardin du musée Lecoq.

27 juillet, rencontre avec Olivia Rosenthal, lauréate du Prix Vialatte et du Prix du livre Inter. Lecture de son roman *Que font les rennes après Noël ?* par Fabrice Andréon et Florence Bernard, accompagnés par François Fabre à l'accordéon. A 19 heures, jardin du musée Lecoq.
www.clermont-ferrand.fr/les-contre-plongees

Fête du livre de Champs-sur-Tarentaine, (Cantal)

Du 18 juillet au 7 août, exposition « Vialatte » de Marie-Hélène Raynaud, qui donnera une conférence le samedi 6 août, à 20 h 30.
www.champs-marchal.org

Les marronniers roussissent déjà. Les rues sont vides. L'homme s'est rappelé mollement la prise de la Bastille. Quelques fusées le soir du 13 : c'étaient des pétards de banlieue ; quelques autres le soir du 14 : c'étaient celles de la capitale. Peut-être l'homme est-il las d'avoir pris la Bastille ? C'est qu'il s'est tout de suite rendu compte qu'il n'y a jamais assez de prisons. Le patriote Palloy lui-même (!), qui tira tant de gloire et de profit d'avoir démolé la Bastille, se mit immédiatement à en créer de nouvelles, ou tout au moins à les perfectionner : « Qu'il est doux, notait-il dans son journal intime, pour un homme qui a rasé les géôles du Despotisme, d'élever les cachots de la Vertu ! »

Ce qui prouve qu'il voyait grand, et même qu'il voyait loin. Qui ne comprend en effet qu'il faut beaucoup de prisons ? Louis XI l'avait vu tout de suite. Cromwell, Néron, Caligula ; les gens les plus inattendus : James Joyce assure « que c'est une religieuse qui inventa le fil de fer barbelé ». Hors de prison, en effet, un homme fait tout ce qu'il veut. Il rentre chez lui à n'importe quelle heure, fréquente n'importe qui et boit n'importe quoi. Il se promène n'importe où. Il parle, il juge, il tranche ; c'est un criminel en puissance ; il kidnappe les petites filles dans les bois de Ville-d'Avray. Tous les jours on est obligé d'arrêter ainsi mille personnes. On n'a même plus de place pour les mettre. On se trouve contraint d'en gracier. Ce qui ne se produirait pas si l'homme restait chez lui, dans un endroit obscur et frais, protégé de lui-même par des grilles, une alimentation légère et des méditations suivies, avec un gendarme à la porte. On ne saurait trop le garder de ses funestes penchants.

Pendant l'été sévit. Le soleil tombe d'aplomb. Le ruisseau tarit, la vipère se dessèche. Le porc-épic rôde autour des campings, avide de sel pour fixer l'eau dans le sang. Il ronge les selles, les mocassins, les manches de pioche, tout ce qu'imprègne la sueur humaine, qui est riche en chlorure de sodium. Aux terrasses des cafés, on voit des hommes superbes, gras et massifs, avec les cheveux coupés en brosse, la chemise ouverte sur la poitrine, boire sans fin des demis de bière dorée que leur apportent incessamment, sur des plateaux qui passent en l'air au-dessus des têtes, des garçons surveillés par le maître d'hôtel qui a une tête de grand éditeur. Les brasseurs édifient des fortunes incroyables. Ils ne voyagent plus qu'en première dans le métro. Leurs enfants, gâtés par l'argent, prennent des habitudes désastreuses. Ils se suicident du haut du rocher de Monaco. La mer les jette sur le rivage à marée haute et les remporte à marée basse. La lune brille sur les vagues sinistres comme dans un poème de Hugo.

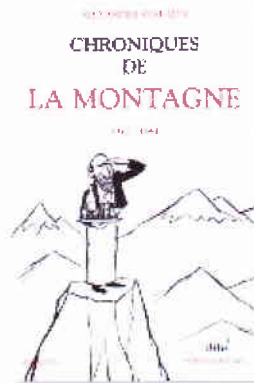
C'est pourquoi l'homme part en vacances à

Marronniers jaunissants et prise de la Bastille ■ Grande nécessité des prisons ■ Chaleur des villes ■ Orages de la montagne ■ Enrichissement inimaginable des brasseurs ■ Sort bien triste de leurs enfants ■ Méfaits du beau temps sur les plages ■ Reconnaissance du syndicat d'initiative ■ Monument de M. Mac Corner ■ Beauté améliorée des dames ■ Témérité des hommes d'un certain âge ■ Conséquences bien fâcheuses de leur frivolité ■ Courage admirable de leurs veuves ■ Grandes mesures ■ Légumes frais ■ Dignité de leur conduite ■ Grandeur consécutive d'Allah.

la recherche de la fraîcheur. Les vacances datent de la plus haute antiquité. Elles se composent régulièrement de pluies fines coupées d'orages plus importants. Ils attaquent à la mitraille. La foudre tombe sur le clocher du village ; elle enflamme les toits de chaume, elle affole les taureaux qui se répandent dans les rues et chargent les hôtels où ils se prennent souvent dans le tambour de la porte, ce qui empêche tous les clients de sortir. Les clients sont furieux, on retarde le dîner. La flamme, les fauves, les portiers hébétés, le vieux berger foudroyé sous un chêne composent un tableau shakespearien.

Il arrive même parfois qu'il ne pleuve pas du

de l'océan lui purifie les bronches, le flot salin lui fortifie la plante des pieds. Elle séduit l'homme par ses coudes lisses, son visage « hydraté » de crèmes aminçissantes, son soutien-gorge à bonnets compensés et sa nuque couleur de cigare. Ce ne sont que fanfreluches et nus améliorés. Le frivole quinquagénaire, ébloui par tant de charmes, cherche à briller de mille feux. Il perfectionne son crawl, il se bronze à l'excès, il force son talent, il ne fait rien avec grâce. Il meurt de congestion en faisant l'arbre fourchu. C'est généralement un homme grave, un peu ventru, à la barbe carrée, un père de famille important, un président d'association, quelquefois même un



Retrouvez l'intégralité des Chroniques publiées par Alexandre Vialatte dans *La Montagne* (1952-1971), dans les deux volumes de la collection Bouquins-Laffont (Préface Charles Dantzig).

tout. On aime citer, sur les côtes de la Manche, ce kas fameux de M. Mac Corner qui, venu d'Édimbourg par gros temps, mourut d'insolation sur la plage de ses rêves. Le syndicat d'initiative, reconnaissant, lui fit élever une statue de bronze au moyen d'une taxe spéciale. Ce monument enseigne au touriste sceptique qu'il peut faire beau même pendant les vacances, et au touriste raisonnable que la chose n'est pas à souhaiter. Il représente M. Mac Corner presque nu, coiffé d'une casquette plate, armé d'une vaine ombrelle et entouré d'un jupon de bronze qui rappelle son pays natal. Il est étendu sur le sable. A côté de lui, sa valise en fibrine répand des produits écossais ; un médecin en jaquette, accroupi soucieusement, agit sans résultat une grande serviette-éponge. Sur le socle, un bas-relief de marbre représente d'un côté la *Défaite d'Esculape*, de l'autre le *Triomphe du Soleil*.

La femme se répand sur les plages. L'air iodé

comptable modèle. Il laisse ses affaires en désordre. Sa femme, frappée dans sa tendresse et son budget, saura fort heureusement souffrir avec courage. Elle surmontera cette lourde épreuve par des mesures appropriées. Elle supprimera le vin de table et chassera le cousin pauvre. Elle se retirera dans un département modeste pour améliorer son train de vie. Là, une cuisine sobre, mais saine, des habitudes d'hygiène sévère, des légumes frais riches en vitamines C lui assureront une santé excellente, fruit d'une circulation parfaite. Elle n'aura que l'âge de ses artères. Elle élèvera dignement ses enfants.

On voit par là que la femme nous étonnera toujours par son courage et sa constitution robuste.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand

¹ Voir le *Journal du patriote Palloy*, édité par Romi (15, rue de Seine, Paris VI).

CHRONIQUES DU TEMPS VIALATTE

8 > Chronique des justes altitudes



30 AVRIL 1967

Où l'on verra que Vialatte prend prétexte de son indéfectible fidélité à l'Auvergne pour se lancer dans une étrange comptabilité, en tirant cette morale : « Il est, pour les montagnes, une hauteur morale ». Et pour les hommes ?

PROCHAINE CHRONIQUE
DIMANCHE 14 AOÛT

WEB

Retrouvez plus d'infos sur
www.alexandre-vialatte.com

L'ANNÉE VIALATTE

Rendez-vous

Dans le cadre de la Fête du livre de Champs-sur-Tarentaine les 6 et 7 août (Cantal), exposition « Vialatte » de Marie-Hélène Raynaud, qui donnera une conférence le samedi 6 août, à 20h30.
www.champs-marchal.org

Edition

En octobre, paraîtra *Vialatte à La Montagne*, une coédition entre Julliard et le Groupe Centre-France. Ce livre sera composé des 13 chroniques que nous rééditons, depuis janvier, dans le cadre de « 2011 Année Vialatte » et d'une brassée d'autres choisies et commentées par des Vialattiens : Amélie Nothomb, Philippe Vandet, Bertrand de Saint-Vincent, Pierre Jourde, Laurence Cossé, François Taillandier, Denis Tillinac, Philippe Meyer, Baptiste Liger, etc.

Exposition

Fin octobre, début novembre, exposition du Bestiaire de Philippe Kaeppelin au musée de Lobenche à Brive (Corrèze). Vidéos sur www.alexandre-vialatte.com

On m'a reproché beaucoup (c'est du moins à souhaiter) d'avoir exagéré l'altitude du puy de Dôme dans un ouvrage ⁽¹⁾ sur le Massif central (je lui aurais donné 100 mètres de trop). Il y a là quelque ingratitude. La mariée n'est jamais trop belle. Voilà longtemps que le puy de Dôme était trop petit.

Je ne pourrais pas l'incompétence, qui est pourtant la meilleure excuse. Je soupçonne, au contraire, mes critiques de n'être jamais montés au puy de Dôme. S'ils l'avaient fait à bicyclette, comme je le fis, pendant deux ans, trois ou quatre fois par semaine, ils se seraient bien vite aperçus qu'il est beaucoup plus haut qu'on ne pense. (En revanche, à la descente, il est beaucoup plus petit. Il faut établir une moyenne. Elle reste très supérieure au chiffre machinal de nos géographes.)

Je suppose aussi qu'ils oublient de tenir compte de la tour de la Télévision. Quand il s'y ajoute une couche de neige, c'est effrayant : Rien ne bouge autant que les altitudes pendant l'hiver : le mont Blanc, à chaque instant, augmente et diminue ; quand on croit être en haut, il y a encore deux mètres qu'il a pris pendant la montée. Or, il en a déjà 4.810, je dirais même à vue de nez 4.811, tant il paraît majestueux, vu de la vallée. Il faut tenir compte de toutes ces choses et ne pas se laisser impressionner.

L'obsession tatillonne des décimales exactes a fait commettre bien des erreurs. Rien n'est plus faux que le chiffre exact. Quand on vous dit que le Pacifique contient tant de sextillions de mètres cubes d'eau virgule cinq, c'est certainement faux. Et c'est pourtant le résultat du calcul. Quand le *Larousse* vous explique froidement que Saint-Ferréol-sur-Arzon compte 2.001 habitants, c'est qu'il oublie que, pendant qu'on les comptait, la fille du boulanger est partie pour Paris avec le beau-frère du facteur, que la bouchère a eu deux jumeaux, que le sacristain est mort de froid, et que le loup a mangé en long le brigadier de gendarmerie. Il y a d'ailleurs un axiome très simple en matière de démographie : *nul, dans nulle agglomération, n'est le deux mille unième habitant*. Le deux mille unième n'existe pas. Le deux mille unième est un mythe. (Et, d'abord, par qui commence-t-on ?) Pour être parfaitement exact, on dit : le Pacifique est plus grand que ma baignoire, Saint-Ferréol est bien plus petit que Paris.

Encore est-ce voir les choses matérialiste-ment. Il est, pour les montagnes, une altitude morale. Le puy de Dôme, moralement, est bien plus haut que lui-même. Historiquement, le puy de Dôme est plus grand que le mont Blanc. Ou alors, que fait-on d'Astérix, de Gergovie, de Vercingétorix ? Ils valent bien

La mariée n'est jamais trop belle ■ Il y a longtemps que le puy de Dôme était trop petit ■ Relativité des altitudes ■ La bicyclette les modifie ■ Variations du mont Blanc ■ Fausseté du chiffre exact ■ Mythe du 2.001^e habitant ■ Altitude morale du puy de Dôme ■ Légitimité de le hausser ■ Heureuses conséquences commerciales à en attendre à très bon droit ■ Les Auvergnats en sont seuls juges ■ Vote désirable ■ Méfions-nous du premier mouvement ■ C'est le bon ■ Indifférence incroyable de l'homme ■ Sujet de satisfaction de l'auteur de ces lignes ■ Grandeur consécutive d'Allah.

Guillaume Tell. Ce qui n'empêche pas les Suisses de regarder le puy de Dôme de très haut. N'hésitons pas à lui donner mille ou deux mille mètres de plus. Il faut impressionner les Suisses. Nous aurons pour nous la morale, et le commerce y gagnera. Une géographie orientée parvient souvent à de très bons résultats. Les Anglais de la grande époque ne laissaient circuler parmi les indigènes que des cartes du monde où tout était anglais : ils y gagnaient non seulement en prestige, mais surtout en tranquillité.

une altitude prétendument exagérée. J'ai failli le faire. Dieu m'en a préservé. Et je ne sais quel pressentiment de la vraie majesté du puy de Dôme, quelle crainte mystique de l'offenser. Bien m'en a pris. Il faut se méfier du premier mouvement, c'est le bon, disait Talleyrand. Les lecteurs me l'ont confirmé. J'en ai avisé un grand nombre que c'était moi qui avais triché, et non le puy de Dôme, ils en ont ri. « Nous ne cherchons pas, m'ont-ils dit, à lire le dictionnaire *Larousse*. » Comme j'insistais, leur proposant de leur révéler la

CHRONIQUES DE LA MONTAGNE



Retrouvez l'intégralité des Chroniques publiées par Alexandre Vialatte dans *La Montagne* (1952-1971), dans les deux volumes de la collection Bouquins-Laffont (Préface Charles Dantzig).

On voit par là combien il serait désirable de conférer à toutes les montagnes d'Auvergne quelques milliers de mètres de plus. (En les mesurant à marée basse, elles seraient encore bien plus hautes.) Pourquoi d'ailleurs confier à d'autres qu'aux Auvergnats le soin de décider de l'altitude de leurs montagnes ? Ce sont les premiers intéressés. Préfèrent-ils un puy de Dôme de 1.400 mètres ⁽²⁾ ou un puy de Dôme de 3.400 mètres ? Il n'y a qu'à mettre la chose aux voix comme on fait pour tout ce qui est sérieux dans un pays démocratique. Tels que je les connais, je suis certain qu'ils voteront pour le plus grand puy de Dôme. Rien n'est plus beau qu'une grande montagne. Les Auvergnats aiment le grandiose. A une géographie mesquine, je suis certain qu'ils préféreraient une géographie exaltée.

C'est pourquoi je ne me repens pas de n'avoir pas corrigé la coquille qui m'a fait attribuer au puy de Dôme, dans mon livre,

sa vraie altitude : « Nous l'aurions oubliée demain, m'ont-ils répondu sincèrement ; aussi bien que la fausse altitude. »

L'indifférence de l'homme pour le nombre de mètres que peuvent avoir les montagnes a quelque chose d'immense et de déconcertant. Peut-être même d'égal à la mienne.

Je conseillerai donc de retenir le chiffre faux, qui est plus grandiose. On ne saurait jamais dire trop de bien de l'Auvergne et des Auvergnats, du loup et de l'infanterie de marine ; j'ajouterai même de la grammaire française et des mercières de faubourg pluvieux.

Quant à moi, je mourrai satisfait, ayant doté le pays de mes aïeux de la plus haute de ses montagnes.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand

1. *L'Auvergne* (aux Éditions Sun).
2. 1.465 exactement.

CHRONIQUES DU TEMPS VIALATTE

9 > Chronique de la barbe à papa



29 AOÛT 1961

Où l'on se régaler, une fois de plus, de cet humour visionnaire et tendre. Dès le début de années soixante, Vialatte prévoyait quelle importance prendraient le commerce, la marchandise et l'illusion dans la vie de l'Homme moderne.

PROCHAINE CHRONIQUE
DIMANCHE 11 SEPTEMBRE

WEB

Retrouvez plus d'infos sur
www.alexandre-vialatte.com

L'ANNÉE VIALATTE

Vient de paraître

Un foyer épistolaire, correspondance Alexandre-Hélène Vialatte (1928-1962). Une édition de l'Association des amis d'Alexandre Vialatte, avec l'aide du CRDP de Clermont-Ferrand. Cette correspondance en 2 volumes comprend plus de 2.400 lettres. Renseignement, commande. Association des amis d'Alexandre Vialatte, 11, rue d'Assas 75006 Paris.

A paraître le 20 octobre

Vialatte à La Montagne, une coéditions Julliard/Centre France-La Montagne. Dernier temps fort de « 2011, Année Vialatte ». L'ouvrage est composé des 13 chroniques que nous republions depuis janvier, plus une brassée d'autres parainées par des vialattiens de renom : Laurence Cassé, Pierre Jourde, Marie-Hélène Lafan, Philippe Meyer, Amélie Nothomb, Pascal Ory, François Tollandier, Denis Tillinac, Bertrand de Saint-Vincent, Philippe Vandell...

A voir en octobre et novembre

Le bestiaire de Philippe Kaeppelin (1918 - 2011), au Musée de La Benche à Brive (Corrèze), à l'initiative de la Ville. (Voir l'homme qui lui est rendu sur le site www.alexandre-vialatte.com).

Que devient l'homme ? On le trouve dans les foires. Il y vend de la « barbe à papa ». Avec une extrême dignité. Il renverse la tête en arrière pour que sa belle barbe s'étale bien sur son jabot. Et il vend de la « barbe à papa ». Il a l'air du poète Homère à l'époque de ses grands malheurs et de sa vieillesse majestueuse, ou d'un de ces rois du temps où il y avait de vrais rois ; avec une grande barbe carrée ; sur un fauteuil en fer forgé par saint Éloi. Il est royal, il est solennel, il confère à sa marchandise une noblesse qu'on n'attendait pas d'un produit si futile en soi, si ignoré de la diététique, si oublié des statistiques, si négligé par la haute banque, si réservé à la seule poésie. Car la « barbe à papa », pour ceux qui ne le savent pas, est une espèce de coton hydrophyle comestible, volumineux, inconsistant, une neige lyrique qui fournit aux enfants des hommes la nourriture la plus chimérique de la terre (à l'exception de la graine de pastèque). Plutôt qu'un aliment c'est un rêve éphémère. On le puise au fond d'une cuve, après avoir touillé, et on le mange au bout d'un bâton que l'opérateur vous tend avec solennité, le brandissant à la façon d'un sceptre, d'un goupillon ou du flambeau de la Liberté, comme pour régner, ou pour bénir, ou encore pour éclairer le monde. On voit par là combien, livré au seul génie du petit commerce, l'homme peut élever l'homme au-dessus de l'homme, l'objet au-dessus de son apparence, et parfois même la marchandise au-dessus de son prix. Il ne cesse de monter, et de faire monter l'homme. Comme le bœuf (*). La femme, au contraire, ne cesse de se vautrer dans la fange

Barbe à papa ■ Importance de la même ■ Génie du commerce forain ■ Génie de la presse ■ Mémoires des rois et de leurs valets de chambre ■ De Landru, de M. Bill ■ Records inégalés ■ Génie militaire du dauphin ■ Maladie mortelle de la carpe ■ Comment se tenir à table ■ Autour plutôt que dans le plat ■ Raisons excellentes de la chose ■ Grandeur consécutive d'Allah.



PHOTO RICHARD BAUNEL

et de le pousser dans le ruisseau. Je reviens d'un village lointain où le laboureur trait sa vache, indifférent aux bruits du monde, à la dernière édition d'André Gide, aux beautés de la musique concrète et aux prodiges de l'art abstrait. Tout le sien consiste à envelopper le chèvretton dans la feuille de vigne et à dessiner sur son beurre des losanges ou des chevrons ; une rose des vents sur son armoire ; une rosace sur son sabot. Il ne sait de la littérature que la réclame du taupicide, qui tue les taupes, et du *lapinophyl*, qui fait pousser le lapin, parce qu'il les voit à l'« Alimentation, Ciment, Cercueils, Engrais, Pantouffes » quand il vient acheter son café. C'est sur la place. Elle est nue comme la main, rongée de soleil et battue par les vents. L'esprit y souffle. Il vient d'apporter de la grande ville les dernières inventions de la civilisation ; l'âme même du music-hall ; l'image d'une grande chanteuse ; avec ses plus belles confessions ; avec « l'aveu qui me fait le plus honte ». Si le journaliste qui donne ça sait son métier, il a tiré : « Je suis la dernière des dégoûtantes ». Et si j'étais son concurrent je donnerais demain : « Je suis plus infâme que le plus immonde sagouin ». Que demande la femme ? Son portrait dans le journal. Nous ne tarderons pas à avoir : « Je suis un résidu de poubelles », par la reine même des chantiers d'épandage ; et ça se vendra comme des petits pains. Jusqu'au jour où on obtiendra que le pape donne en première page : « Je suis le record de l'immondice ». Car on ne peut se passer d'idéal.

Ni de record. Ni de scandale. On a mis l'idéal dans le record du scandale. On fait du scandale le record de l'idéal. Et on trouve dans le

même récipient les souvenirs d'un roi et celui de son valet de chambre, de M. Bill et de « Nini Peau-de-Chien ». C'est ce qui fait bouillir la marmite. Il était urgent que les villages bénéficient de ces progrès importants.

On voit par là combien l'homme élève l'homme par le moyen de la barbe à papa et combien la femme le rabaisse par le moyen des confessions de maman. Quant au dauphin, on le dresse pour la guerre. C'est le plus subtil de tous les animaux. Il a la tête plus grosse que celle de M. Larousse. Les Anglais l'envoient à l'école pour lui apprendre à détecter les sous-marins. S'il est bien sage il aura des prix à la fin de l'année.

Et la carpe ? Elle devient obèse. Elle est atteinte d'*hydropisie ascite*, une maladie qui vient d'Europe centrale et qui la tue en moins d'un an. Il n'y aura donc bientôt plus de carpes. Le professeur Wurtz, cependant, se propose de leur faire des piqûres. Des piqûres au chloramphényle. Produit qui ne les guérira pas mais qui les rendra comestibles. Il les traque dans tous les cours d'eau pour qu'on ne puisse plus pêcher que des carpes injectées.

Enfin M. Barbulaba, un anthropophage repent, vient de publier aux éditions du Savoir-Vivre un ouvrage inquiétant : *Comment se tenir à table*. (Autour, je pense ; et sur des chaises ; plutôt qu'au milieu et dans le plat. Dans le plat il faut se faire tout petit ; on ne peut pas étendre les jambes.)

Et c'est ainsi qu'Allah est grand

(*) Le bœuf du boucher (« Sûivez les bœufs, conseille un pameau. C'est une besogne d'alpiniste »).



Retrouvez l'intégralité des Chroniques publiées par Alexandre Vialatte dans *La Montagne* (1952-1971), dans les deux volumes de la collection Bouquins-Laffont (Préface Charles Dantzig).

CHRONIQUES DU TEMPS VIALATTE

10 > Chronique des difficultés de la langue française



20 FÉVRIER 1962

Où l'on découvrirait — ou se souviendrait — que la grammaire était une des grandes passions de Vialatte. Dans cette chronique, il fait également allusion, ce qui est très rare, à ses travaux de traducteur, lui qui fut le découvreur de Kofka, du temps où il travaillait à *La Revue Rhénane* (voir à ce propos l'interview de Pascal Sigoda sur www.alexandre-vialatte.com).

PROCHAINE CHRONIQUE
DIMANCHE 9 OCTOBRE

WEB

Retrouvez plus d'infos sur
www.alexandre-vialatte.com

L'ANNÉE VIALATTE

Limoges

La bibliothèque francophone et multimedia présente dans ses locaux *Vialatte un adolescent chimérique*, une exposition de Jean-Jack Martin et *Une évocation*, film sur l'amitié entre Vialatte et Dubuffet d'Alice Chevrier et Denis Weterwald. Jusqu'au 24 septembre. (05.55.45.96.00.)

Kaepelin

La ville de Brive organise et présente une exposition du *Bestiaire* de Philippe Kaepelin (2011) au Musée de La Benche en novembre et décembre.

Édition

Vialatte à La Montagne, paraîtra le 20 octobre aux Éditions Julliard. Ce livre, témoignage de 2011-Année Vialatte, est composé des treize chroniques que nous rééditons et d'une brassée d'autres parainées par de célèbres Vialattiens : Philippe Meyer, Amélie Nothomb, Philippe Vandell, François Taillandier, etc.

De grandes consolations me viennent par la jeunesse. Car la jeunesse a ramassé le flambeau. Le flambeau de la civilisation. Qui s'allume à celui de la grammaire. Je serai bientôt à l'âge du professeur Nimbus, qui est le bel âge pour ce genre de choses, l'âge où l'on commence à écrire une *Théorie des épinoches* ou un *Traité des écrivains qui ne rougissent pas à la cuisson*, j'ai traduit, sans désespérer (c'est trop dire, en désespérant, mais enfin le résultat est le même), quelque trente-six ouvrages allemands d'une littérature exigeante, j'ai donc fait l'un des rares métiers qui obligent un homme, par la nécessité de trouver des équivalents, à étudier dans les dictionnaires les mots qu'il connaissait déjà (ce que nul autre n'a de raison de faire) ; je sais cent belles choses sur le genre du mot *moufle*, sur le pluriel de *garde-pêche*, sur *alvéole* ou sur *orge germée* ; sur les moissons qui battent son plein ou battent leur plein suivant qu'on interloque Littré, Dupinoy ou Grammaticus ; je connais des gentillesse exquises sur les exceptions d'exception aux exceptions de la loi du participe passé, bref je me suis gonflé d'assez de vent, de science blâmable, de notions incontestables et de connaissances à oublier tout de suite pour pouvoir être parfaitement imbuvable en société de gens bien élevés. Et je viens de m'apercevoir seulement que malgré tant de ridicules j'ai toujours fait « èbène » du genre qu'il n'avait pas. J'appelais monsieur un végétal qui était une dame. J'avais rencontré l'oiseau Roc, le cocotier, l'arbre-à-pain, l'arbre-à-beurre, le fromager, l'avocat et le phylodendron, je n'avais jamais rencontré l'èbène. Ce sont des choses qui rendent indulgent pour les inconséquents qui écrivent « compte rendu » avec le trait d'union qu'il ne doit pas avoir. Les bras m'en tombent. Quand sait-on la grammaire ? A quel âge sait-on la grammaire ? Combien d'années faut-il pour savoir la grammaire ? On ne saura jamais la grammaire. On meurt sans savoir la grammaire. Dans les bras d'une faute de syntaxe. Tant pis pour elle. Et pourtant la grammaire... la grammaire, comment dire ? c'est comme le parapluie, c'est comme le progrès de l'industrie, c'est ce qu'on appelle la civilisation. Il faut y croire ; malgré les apparences. Où serait le plaisir ? Mais c'est comme l'horizon : elle recule à mesure qu'on avance. On y tend, on n'y touche jamais. La grammaire, c'est une asymptote.

C'est un mirage. Il torture l'assoiffé. Il y a pourtant des gens qui en ont bu toutes les eaux, qui ont vidé le puits pour ainsi dire. Ce sont des urnes de syntaxe, des vases de morphologie et des outres de bon usage. Ils en savent tout et ils discutent le reste, ils le présentent, ils le devinent, ils le prévoient. Ce

Honte de l'auteur ■ Eloge de la grammaire ■ Elle est semblable au parapluie ■ A l'asymptote ■ A l'horizon ■ Et même aux progrès de l'industrie ■ Illusion de savoir la grammaire ■ Impossibilité de l'apprendre ■ L'homme meurt en choquant la syntaxe ■ Tant pis pour elle ■ Science imbattable des correcteurs ■ Histoire touchante du correcteur aveugle ■ Histoire étrange du grammairien considérable ■ La grammaire prouve qu'il ne faut pas se servir d'elle ■ Désespoir de cause ■ Frais babil ■ Beau trait de grammaire d'un enfant en bas âge ■ La jeunesse ramasse le flambeau ■ La civilisation est sauvée ■ Grandeur consécutive d'Allah.

son des hommes pâles avec de gros crayons qu'on rencontre dans les imprimeries. Ils corrigent sur le coin d'une table les épreuves encore toutes mouillées. Les correcteurs. On fait une faute, ils la corrigent ; on la maintient, ils la recorrigent : on l'exige, ils la refusent ; on se bat au téléphone, on remue des bibliothèques, on s'aperçoit qu'ils ont raison. Mieux vaut abandonner tout de suite. Ils savent tellement les fautes qui se font ou qui vont se faire qu'ils en ont fait un dictionnaire qui est une merveille, le véritable ami de l'enfance et de l'âge adulte, du fiancé, du soldat

des verbes forts dans le grec de la moyenne époque, et les temps forts des verbes faibles dans le grec de la période d'après, avec des masses d'appréciations sur la période intermédiaire, bref un homme presque aussi savant que le professeur qui a écrit trois mille pages sur les nuances et sur les gouffres qui séparent le Rien du Je-ne-sais-quoi. Je lui ai demandé comment il fallait dire dans certains cas embarrassants, quelle était la tournure vicieuse, quelle était la tournure correcte. Il m'a répondu : « Cher monsieur, certaines personnes disent çà, et les autres disent çà... » « Mais alors... si je dis çà ? — Vous direz comme les uns. — Et si je dis çà ? — Vous direz comme les autres. » Je n'ai pas pu en tirer autre chose. Et depuis je dis comme çà quand je ne dis pas comme çà.

On voit par là que l'homme n'a aucun espoir de savoir jamais la grammaire, ou que si par hasard il l'apprend, c'est pour se garder de s'en servir, pour enseigner à n'en point faire usage.

Que deviendra-t-elle ? Il faudrait de nouvelles générations. Et c'est pourquoi je disais, au début de cette chronique, que de grandes consolations me viennent par la jeunesse. Je viens d'entendre en effet le petit-fils d'un ami (l'arrière-petit-fils de l'auteur des manuels de mathématiques dont on usait dans mon enfance), un jeune gentleman de quatre ans, dire à un de ses camarades, avec la petite voix haut perchée qui donne tant de charme au frais babil des enfances : « Et moi je te dis que tu es em... (bêtant ?), adjectif qualificatif. »

Une telle passion pour la grammaire dans un âge aussi insouciant m'a paru d'excellent augure.

La jeunesse ramasse le flambeau.
La civilisation est sauvée.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand

1. *Dictionnaire des difficultés de la langue française* (900 francs environ), aux Éditions Larousse. Achetez-le, vous en serez ravi. Il sait d'avance votre difficulté. Et il n'est pas plus gros qu'un livre de cuisine. Il a été fait par un correcteur d'imprimerie qui a eu la patience de noter pendant toute sa carrière les fautes qui revenaient constamment.



Retrouvez l'intégralité des Chroniques publiées par Alexandre Vialatte dans *La Montagne* (1952-1971), dans les deux volumes de la collection Bouquins-Laffont (Préface Charles Dantzig).

et de l'académicien¹. Ils prévoient vingt lignes d'avance le *i* de trop que le scrupuleux met à *avez*. Ils savent au point qu'ils peuvent corriger les yeux fermés. Il y en a un, chez Plon, m'a-t-on dit, qui est aveugle. C'est le plus rapide. Quelquefois même, pour partir plus vite, il fait les corrections d'avance, dans une marge qu'on lui indique, et on imprime le texte ensuite, sur le côté. Il prend un livre, il le soupèse, il dit : « Voilà ; ça fait tant de grammes, tant de pages, tant de fautes. » C'est prodigieux. On ne le croirait pas si on le voyait.

Mais combien sont ces hommes savants ? Bien moins qu'on ne pense. Et quelquefois il y a des choses tellement subtiles, des difficultés si jolies, des embêtements si raffinés que même les plus savants y trouvent des choses à boire à côté des choses à manger. Et c'est pourquoi, comme j'adore la grammaire (je n'aimerais pas que ça se sache ; il ne faut pas le répéter), je suis allé trouver un homme considérable, un savant international qui nous représente dans les congrès et qui a écrit des choses immenses sur les temps faibles

CHRONIQUES DU TEMPS VIALATTE

11 > Les barbes de Jean Dubuffet



3 MAI 1960

Où l'on verra comment Jean Dubuffet, l'un des grands artistes du XX^e siècle, mais l'un des plus contestés, fut célébré très tôt dans les colonnes de *La Montagne*, par Vialatte.

Plusieurs livres témoignent de leur longue et vive amitié : *Jean Dubuffet et le grand Magma* (Arléa), récit d'une aventure en Morvan. Ainsi que leur *Correspondance* (Au signe de la Licorne) dans une édition établie par Delphine Hautais et Marianne Jakobi.

PROCHAINE CHRONIQUE
DIMANCHE 6 NOVEMBRE

WEB

Retrouvez plus d'infos sur
www.alexandre-vialatte.com

L'ANNÉE VIALATTE

Évènement

Le 20 octobre paraît *Vialatte à La Montagne*, une coédition Julliard/Centre-France. Ce livre, témoignage de 2011-Année Vialatte, est composé des treize chroniques que nous rééditons et d'une brassée d'autres parrainées par de célèbres Vialattiens : Philippe Meyer, Amélie Nothomb, Philippe Vandel, François Taillandier, Pierre Jourde, Laurence Cossé, etc.

Exposition Kaepelin

La ville de Brive, en Corrèze, organise et présente une exposition du Bestiaire de Philippe Kaepelin (1918 - 2011) au Musée Labenche. Inauguration le samedi 5 novembre dans le cadre de la Foire du livre. À visiter jusqu'à fin décembre.

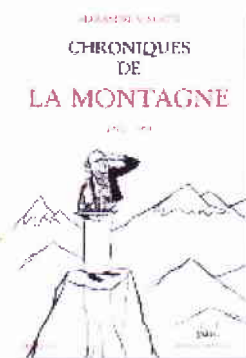
O n ne sait plus si Dubuffet est un phénomène pictural, une conjoncture économique, une plaisanterie internationale, une aventure de la forme ou de l'esprit. Ou de la chimie. Ou de la mytiliculture. Ses toiles sont à la peinture ce que la truffe est au salifis, ce que le nid d'hirondelle chinois est au Viandox ou au bouillon Liebig ; une chose qui sert au même usage, mais qui est d'une substance différente, rare, mystérieuse et propice aux légendes. Il fait ses toiles comme d'autres cultivent des champignons ; dans des endroits spéciaux, dans des caves, dans des serres, dans le hangar du corbillard de Vence ; avec des lits de feuilles mortes et des couches de journaux ; des pincées de baylures ; des scrupules infinis ; une température étudiée ; et un ancien commissaire de police. Les résultats sont étonnants.

Que faisait-il ou temps chaud ? Il peignait. Des barbes. Il les peignait, non pas avec un peigne, mais avec un pinceau, tantôt sur du papier, tantôt sur des toiles, en s'attachant surtout à leur géologie, ou plutôt les reconstituait à partir de cent éléments qu'il étudiait séparément dans quatorze ateliers maintenus difficilement à la température fugace de l'épanouissement idéal de la barbe. Et maintenant ? Maintenant, ayant chanté, il danse : ayant peint des barbes aux temps chauds, il les vend à la saison froide. Chez Cordier. Rue de Miromesnil. De quatre à cinq millions la barbe. Il y prend un plaisir extrême. Et nous en ferions tout autant.

Mais ce n'est pas son premier souci. Encore que ses prix montent en flèche. Il pense d'abord à se griser de barbes. Il demande à toute sa peinture une espèce de vertige, d'opium. Il y cherche un état second. Il travaille quatorze heures par jour. Et ce qu'il cherche au bout du compte dans ses sujets, qui sont toujours des grains de matière, des riens de poussière, des plantes microscopiques qu'il élève, par grossissement, à la dignité d'univers ou de roses de cathédrale, c'est un frisson cosmique, c'est le vortex irritant d'une nébuleuse qui fait tourner des mondes ; qui engendre, et qui engendre du mouvement ; c'est la forme à l'état naissant qui se compose, se décompose, se désagrège, se recompose, s'engendre de ses morts et meurt de ses mouvements. « Je hais le mouvement qui déplace les lignes », disait Baudelaire ; mais Dubuffet n'aime que le mouvement qui les crée. Ses barbes sont pleines de soleils, de systèmes stellaires, de naissances, de vermicelles qui font des figures quand on y crée un tourbillon avec une cuillère, de trous noirs où naissent des étoiles et où tournent des carrousels. Il lance des formes, il crée des formes, des trains de formes ; en série ; ça part, ça fuse, ça ne s'arrête plus. Et c'est pourquoi il les prend au berceau, à la naissance (elles ont bien plus

Truffe et nid d'hirondelle ■ Barbes de Dubuffet ■ Exposition Cordier ■ Culture des champignons ■ Température de serre ■ Hangar du corbillard ■ Vertiges et microcosme ■ Dubuffet peintre des genèses ■ Barbes des murs cyclopéens ■ Barbes rupestres ■ Beautés cachées ■ Princesses captives ■ Barbes des contritions et des commutations ■ Carillon de barbes ■ Grandeur consécutive d'Allah.

de possibles), et c'est pourquoi il aime les microcosmes ; à la limite il aimerait peindre le mouvement intérieur de l'atome ou de l'ion. Et c'est pourquoi il collabore souvent avec un vieux journal, une feuille morte, une poussière qui crée des accidents de terrain. C'est pourquoi il aime les fouillis, les barbes, les tranches de terrain, les aventures du terreau, de la poussière et ne craint pas d'utiliser



Retrouvez l'intégralité des Chroniques publiées par Alexandre Vialatte dans *La Montagne* (1952-1971), dans les deux volumes de la collection Bouquins-Laffont (Préface Charles Dantzig).

des procédés purement mécaniques. Tout ça travaille comme lui dans le sens mystérieux de créations dont les hasards, triés ensuite, juxtaposés (ce sont ses *Assemblages*), l'émerveillent. Et c'est ce qui fait que ses tableaux fascinent parce qu'ils bougent constamment et contiennent, outre eux-mêmes, le contraire d'eux-mêmes et tout ce qu'on veut. Ils se font, se défont et se refont comme un reflet dans une eau mouvante.

Après quoi Dubuffet met un petit chapeau vert et boit un verre avec M. Chave qui tient à Vence une galerie de peinture de schizophrènes et un magasin de brimborions.

Il faut voir chez Cordier les barbes de Dubuffet. Toutes ces barbes aux murs, comme des trophées de chasseur. Analytiques et synthétiques, mythiques, cosmiques, métaphysiques, taillées en bois, en espalier, en cor de chasse, en dictionnaire Larousse, en table de jardin, en Pyrénées centrales, parfois en escargot, en rond de serviette ou en marée montante, en cathédrale gothique et en poirier de plein vent. Importantes et majestueuses, royales, solennelles, monarchiques,

réellement prophétiques, ténébreuses, capillaires. En crin, en poil, en fibre de coco, en paille de fer, en éponge végétale pour l'entretien des céramiques. Pleines de vermicelles et d'étoiles, de cachettes, de replis, de mystères et d'amusement. Des barbes réellement sérieuses qui n'ont pas l'air d'être ajoutées à l'homme, mais auxquelles l'homme a l'air d'être ajouté ; des barbes dans lesquelles il habite comme l'escargot dans sa coquille, des barbes qui font de lui une barbe habitée. Des barbes qu'il porte à deux mains, comme un vase grec, ou qui lui pendent au menton, en forme de cuillère à pot, ou qui sont soudées au visage à la façon d'une queue de casserole. Qui parlent, qui plaident, qui bafouillent, qui chantent au souffle du vent, qui « aboient la nuit », dit le poème qui les exalte. Avec leur tête elles ont l'air gigantesque d'avoir été ramassées dans des ruines au pied d'un mur cyclopéen, sous les statues décapitées de Titans dont l'histoire est écrite dans la brique ; d'autres fois elles déguisent un visage de clown entrevu dans le brouillard de Londres ; elles ornent des monstres jovi-

viaux, des ogres, des hommes irascibles, des Mongols à la face étroite et des jardiniers provinciaux. Bien qu'il n'y en ait pas deux pareilles, elles sentent toujours la préhistoire, même ramassées sur le champ de bataille par le frère Jean des Entonneurs dans quelque jardin d'abbaye.

Elles remuent tant, avec des nuances si subtiles, que, quand on sort de là, les objets exposés dans les vitrines du faubourg Saint-Honoré semblent raidies et de couleur brutale.

Où vont ces barbes ? En Amérique. Chez M. Matisse. M. Matisse, marchand de tableaux, les met dans une cave, en conserve. Il n'aime pas à s'en séparer. Ou alors chez des milliardaires. A Boston, à Paris, à Reims, un peu partout. Ils en jouissent en silence. Ils les montent à des initiés. Ils les regardent à voix basse, ils en parlent sur la pointe des pieds. C'est une prodigieuse confiance. Le mystère les entoure, la légende, le secret des princesses captives. On les rançonne, on les enlève, on les fait passer sous le manteau ; on les cache dans une malle ; on les emporte en Chine ; on les caresse dans un cachot.

Plus on les dissimule, plus elles deviennent célèbres. Elles portent des noms étonnants : Barbe des Songes Fumeux, Barbe des Naufragés, Barbe de Capture des Ondes ; il y a des Barbes de Veillées, des Barbes de Commutation, des Débats et Regrets, des Refus Opiniâtres. Des Fautes inexpiables, des Retours Incertains. Il y a même un Carillon de Barbes.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand

CHRONIQUES DU TEMPS VIALATTE

12 > Les étapes de l'humanité



J' ai longtemps habité en face d'une grande prison. Heureux temps ! Je ne voyais que le ciel, les hirondelles ; quelques fenêtres de cellule. Parfois la guillotine. Rarement. Ces jours-là (je ne crois pas me tromper) le vent m'apportait une odeur fade ; les corbeaux mangeaient les feuilles mortes ; mes visiteurs marchaient de côté pour se déplacer parallèlement au mur, afin de tourner le dos à la fenêtre. Le quartier de la haute surveillance brillait de mille feux jusqu'au matin. L'aumônier allait et venait entre la prison et le couvent. Il eut longtemps, parmi ses condamnés à mort, un Sénégalais homicide qui avait pris goût au catholicisme. On le baptisa. (Il fallut l'empêcher de prendre des noms extravagants, tel que saint Jean Porte Latine.) Telle était sa soif de religion qu'il voulait qu'on recommence tout de suite. Il eût aimé se faire baptiser toute la journée. Le pauvre garçon a dû finir bien tristement. J'avais une baignoire 1900 où un bœuf aurait pu se baigner. J'y faisais la planche, les bras en croix. Que de bons souvenirs ! A trois pas de chez moi se dressaient l'asile de fous et l'école maternelle, plusieurs couvents, de nombreux hôpitaux, bref de quoi passer toute une vie, naître, mourir, tuer, voler, pêcher, se repentir et expier longuement, sans jamais sortir de sa rue.

Sans compter que mon propriétaire, féru de bagatelles pittoresques, avait entreposé au pied de mon escalier une statue de la *Liberté éclairant le monde*, en bronze, de deux mètres de haut, avec une étoile dans les cheveux et un flambeau dans la main droite, et, dans le hall, une *Source* en plâtre que les ouvrières de la Craie Robert venaient, en voisines, maquiller de moustaches bleues. Hélas ! Chassé par un homme sans entrailles, il a fallu quitter tout ce luxe, ces hygiènes, ces commodités, ces distractions, ces aventures, cette vie ardente, pour me reloger dans un coûteux building.

Les murs sont en verre. On peut me voir de partout. Comme un singe de jardin des plantes. Pas de volets, pas de persiennes, pas de cave et pas de grenier. Pas de fantôme familial. Seulement, dans le jardinet, un nain en céramique. Barbu. Pour le standing. Un nain de Blanche-Neige. Qui joue de la flûte

Heureux temps ■ Corbeaux et feuilles mortes ■ Soif de baptême d'un homicide sénégalais ■ Asiles, prisons, couvents, statues de la Liberté ■ Baignoire de bœuf ■ Commodités bien grandes ■ Âge de bronze, âge du chapeau mou ■ Âge du singe de jardin des plantes ■ L'homme n'attend plus l'autobus 27 ■ Déshumanisation des hommes ■ Homme de la Lune ■ Adieux au chapeau mou ■ Homme cosmique et grandeur consécutive d'Allah.

avec un oiseau sur l'épaule. Ce qui double le prix du loyer. Je m'en promettais mille ivresses. Illusion : le voisinage d'un nain en céramique, même barbu, et même bavarois, n'ajoute rien au plaisir de vivre. Surtout quand on n'a sous les yeux que les trois cents fenêtres d'un autre building côté façade. Et la même chose du côté cour. Comme ces grandes images d'Épinal qui sont divisées en rectangles, avec des fées, des reines, des vieillards vénérables. Seulement ici ce sont des comptables, des banquiers, des caissiers, des parents d'élèves. Autant de théâtres de marionnettes. Autant de cases d'échiquier. J'y vois se déplacer le fou, la tour, le pion, le cheval. A certaines heures, les plus pénibles, ils sont tous à la verticale, derrière les fenêtres des cuisines qui sont les unes au-dessus des autres. Ils font tous la vaisselle. Et je ne veux pas le savoir. Je me refuse à savoir quand ils font la vaisselle. Il est odieux de voir vivre ses semblables. De mon côté, je n'ai plus de vie privée. Je vis sous leurs yeux comme le Guignol du Luxembourg. Je tire les rideaux, j'éteins les lampes. Je vis dans une nuit sans fin, au plus noir d'un cauchemar. Tremblant sur mon divan, comme un singe poitrinaire. Aussi nous nous haïssons, tous. Pas un cancan, pas une lettre anonyme, l'homme ne s'intéresse plus à l'homme, il le voit trop, il en est dégoûté.

Telle est la vie malsaine et ténébreuse des grands immeubles ouverts au vent et au soleil. On y périt dans un air confiné. On y blanchit comme une herbe de grotte, comme une limace de spéléologiste.

Lorsque j'étais enfant, je voyais vivre ainsi les grands singes dans une cage en verre. Mais leur vie était pittoresque. Le petit chimpanzé taquinait sa maman au sommet des échafaudages. Il lui chipait sa carotte dans la bouche. Elle le giflait, l'attrapait par la queue et l'envoyait négligemment dans le vide. Il se rattrapait d'une main à quelque corde lisse ou de la queue au trapèze volant. Ici, rien de semblable. Jamais. J'ai beau guetter le parent d'élève le plus féroce, la mère de famille la plus drôle, le comptable le plus espiègle, jamais ils n'attrapent leur fillette à l'endroit le plus mince de la cheville pour la lancer par le milieu des airs. J'aimerais mieux des dauphins ou des diplodo-

cus. Le dauphin dit « maman », saute à huit mètres en l'air, détecte le sous-marin et coupe une cigarette au ras des lèvres de son dresseur. J'aimerais bien voir un dauphin dire « maman » et détecter des sous-marins. Le diplodocus n'est pas moins passionnant ; non content de peser plusieurs tonnes, il a 25 mètres de long, une tête d'épingle et un cerveau-relais placé à la base de la queue pour parvenir à se commander jusqu'au bout de lui-même. J'aimerais voir un diplodocus faire marcher son cerveau-relais. Ou alors un tyrannosaure. Il a 5 mètres de haut, une poche de kangourou, des dents de 20 centimètres, et décime les troupeaux de paisibles brontosaures. Malheureusement, ces espèces sont mortes. Elles étaient trop volumineuses. Il leur fallait trop de nourriture et trop de sommeil. Elles manquaient de temps pour l'un ou l'autre. Celles qui se reposaient mouraient de faim ; celles qui mangeaient mouraient de fatigue. C'est du moins ce qu'expliquent les savants.

Quoi qu'il en soit, c'est l'homme, maintenant, qui vit la vie zoologique des bêtes en cage. L'homme est à l'âge zoologique. Comme ce jeune marchand de calicot qu'on exposait derrière une grille au zoo de Londres, pour compléter les mammifères. « Qu'est-ce que c'est ? » demandaient les curieux. Ils s'attroupaient. « On dirait le cousin Marmaduke ! », s'écria un enfant, frappé par la ressemblance. Sa mère le gifla sévèrement. « Je t'apprendrai, lui dit-elle, à dire qu'une bête en cage ressemble au cousin Marmaduke ! » Hélas ! l'homme n'a plus rien du cousin Marmaduke. Je passerai dans une cage en verre, comme un singe de jardin des plantes, les quarante ans qu'il me reste à vivre (au mieux et en battant des records).

L'homme redevient zoologique. Il ne porte même plus le chapeau mou, et n'attend plus l'autobus 27. Il va tête nue. Et sait maintenant que le 27 ne passe jamais quand on l'attend. Que lui restera-t-il d'humain ? (Car ce n'est pas le rire qui distingue l'homme de l'animal : j'ai vu rire un cheval australien. De ma cousine Ninette. Il l'avait jetée à terre. Et riait d'un rire satanique. Et silencieux. Qui montrait ses dents jaunes. Elle fuyait en poussant des cris.) Ce n'est donc pas le rire qui distingue l'homme de l'animal. Ce fut le chapeau mou. Il y eut un âge du chapeau mou, comme il y avait eu l'âge du bronze. L'homme fut d'abord métaphysique, puis cérébral, ensuite il porta le chapeau mou. Maintenant il retourne à la bête. Il sera tout juste bon à habiter la Lune. Il broutera la pierre ponce, au milieu des « taches rouges », bombardé de météorites, à la leur qui brille au-dessus du « cirque Alphonse ». Des souvenirs lui reviendront de la Terre, comme il nous en revient de l'âge d'or. De vieux Noël's, des chansons de Bruant. Il rêvera d'on ne sait quelles choses dorées et noires qui auront été des cathédrales ou des cabarets montmartrois. Des brasseries. Des courses de chèvres.

Il sera cosmique.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand

18 DÉCEMBRE 1966

Où l'on verra comment, en 1966, après avoir quitté sa maison du XIII^e arrondissement, Vialatte s'installe dans un immeuble moderne. Expérience dont il a tiré cette chronique – Lune des plus fortes qu'il ait écrites. On y retrouve sa patte et l'influence de Kofko, le tragique et le burlesque associés.

DERNIÈRE CHRONIQUE DIMANCHE 4 DÉCEMBRE

WEB

Retrouvez plus d'infos sur www.alexandre-vialatte.com

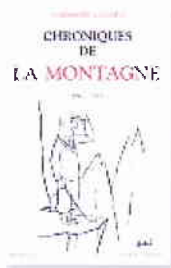
L'ANNÉE VIALATTE

Événement

En librairie depuis le 20 octobre : Vialatte à *La Montagne*, une coédition Julliard/Centre-France. Ce livre, témoignage de « 2011-Année Vialatte », est composé des treize chroniques que nous rééditons et d'une brassée d'autres parodies par de célèbres Vialattiens : Philippe Meyer, Amélie Nothomb, Philippe Vandel, François Taillandier, Pierre Jourde, Laurence Cossé, etc.

Exposition Kaepelin

La ville de Brive, en Corrèze, propose une exposition *Vialatte-Kaepelin, un bestiaire complice* avec des textes de l'un, des sculptures, peintures et dessins de l'autre. Musée Labenche, jusqu'au 31 décembre (entrée gratuite).



Retrouvez l'intégralité des Chroniques publiées par Alexandre Vialatte dans *La Montagne* (1952-1971), dans les deux volumes de la collection Bouquins-Laffont (Préface Charles Dantzig).

CHRONIQUES DU TEMPS VIALATTE

13 > Chronique des nains en céramique

1^{ER} JANVIER 1967

Pour conclure cette année Vialatte et cette série de 13 chroniques, une petite dernière qui est, tout à la fois de saison, légère et savoureuse.

WEB

Retrouvez plus d'infos sur www.alexandre-vialatte.com

L'ANNÉE VIALATTE

À lire

En librairie depuis le 20 octobre : *Vialatte à La Montagne*, une coédition Julliard/Centre France. Ce livre, témoignage de « 2011-Année Vialatte », est composé des treize chroniques que nous rééditons et d'une brassée d'autres parainées par de célèbres Vialattiens : Philippe Meyer, Amélie Nothomb, Philippe Vandel, François Taillandier, Pierre Jourde, Laurence Cossé, etc.

À paraître

En librairie en décembre : *Alexandre Vialatte et les Cahiers du Sud*.

Dans les années 1920, Alexandre Vialatte a participé à la *NRF (Nouvelle Revue Française)* de Jean Paulhan, mais aussi aux *Cahiers du Sud* implantés à Marseille. Ce dossier reprend des correspondances avec l'équipe : André Gaillard, Jean Bollard, Gabriel Bertin. Ainsi qu'avec Nino Franck, Gaston Gallimard et un article de Clément Haedens.

À voir

La ville de Brive, en Corrèze, propose une exposition *Vialatte-Kaeppelin, un bestiaire complice* avec des textes de l'un, des sculptures, peintures et dessins de l'autre.

Musée Labenche, jusqu'au 31 décembre (entrée gratuite. 05.55.18.17.71).

On va m'accuser de rabâcher. Mais c'est seulement que je me répète. Et il y aurait de la mauvaise foi à me le reprocher. Il s'agit là d'un phénomène purement sénile que les médecins expliquent facilement par une irrigation diminuée du cerveau : les artères se durcissent, les capillaires s'engorgent, le sang n'arrive plus aux zones utiles pour la pensée. Le cerveau ressemble, en moins engageant, à une vieille éponge desséchée. Une vieille éponge en fibre végétale pour l'entretien des faïences sanitaires. (C'est une chose qui s'obtient par l'âge ou l'alcoolisme.) Lorsque j'étais enfant on faisait de très jolies coupes de cerveaux ainsi ratinés, sur de grands tableaux pédagogiques qui s'accrochaient au mur de la classe, à des pitons, par des œillets ourlés de laiton ; les parties molles étaient en bleu, les parties bonnes restaient en rose. C'était pour inspirer l'horreur de l'anisette. Rien de plus beau ni de plus instructif. Sauf le foie. (Le foie était terrible. On en jetait le bourgogne aux pourceaux.) On voit par là qu'il s'agit tout bonnement d'un phénomène très naturel et non point de mauvaise volonté. On ne saurait reprocher à un paralytique d'avoir des jambes qui ne marchent pas.

C'est ce qui me met parfaitement à l'aise pour me déclarer une fois de plus contre les nains en céramique. Le nain de faïence est une foi trompeuse. Le nain de faïence est une superstition. On en met aujourd'hui partout, notamment sur les espaces verts qui entourent les HLM de luxe. La différence entre les HLM de luxe et les HLM de non-luxe est qu'ils sont parfaitement semblables, sauf en ce qui concerne le prix : l'un est à loyer modéré, l'autre à loyer immodéré. On voit par là l'énorme écart. Le nain de faïence est chargé de le combler. Le nain de faïence, en réalité, ne se justifie par nulle métaphysique. Le nain de faïence est une illusion. Il sort de Blanche-

Rabâchage ■ Mais excuse bien grande ■ Affreux effets de l'alcool et de la sénilité ■ Coupe du foie ■ Nains de faïence ■ Perroquet superflu ■ Reste de l'âge d'or ■ Fort inactuel ■ Démonétisation du Père Noël ■ Démonétisation de toutes choses ■ On ne les retrouve que dans Pourrat ■ Contes de Noël ■ Tranquillité de la neige ■ Odeur de jardin ■ Grandeur consécutive d'Allah.

sulte. On n'a pas le temps de jouer de la flûte pour les moineaux ! C'est un exemple à ne jamais suivre à notre époque. Un résidu anachronique du vieil Age d'Or. Il ne peut qu'entretenir dans l'âme des regrets réellement inactuels. Mieux vaudrait ces grandes araignées que Germaine Richier sculptait si bien pour les pelouses, ou le pauvre Giacometti, ces hommes à bras de faucheur, ces femmes en branches moussues. Ou ce don Quichotte bleu charron, tout nu, qui fumait une Celtique, assis sur une pierre du jardin, dans le parc du musée Rodin, il y a six mois, avec une

tête tout en cavernes, en ténèbres et en falaises comme un dessin de Victor Hugo.

Le nain de faïence est une illusion. C'est un Père Noël rabougri au service du banquier qui s'est fait architecte pour vendre du vent à prix d'or ; du centimètre carré ; de l'acajou en bois blanc. Or le Père Noël lui-même est démonétisé. Les enfants, qu'il emplit naïvement de révérence et de frisson sacré, le chahutent aujourd'hui aux portes du *Printemps*. C'est depuis qu'on le fabrique en série. On croit au Père Noël, pas à dix Pères Noël, pas à cinquante, pas à un syndicat. On a tort de commercialiser ; le commerce tue la foi et la poule aux œufs d'or. La Noël, la fête des ma-



RICHARD BRUNEL

mans, le jour des pères, entre une journée du détergent et une journée du rasoir à lame bleue. On ne sait plus ce qu'ont été les choses. Elles ne sont plus. La Noël se vend deux mois d'avance. Il faut relire Pourrat pour la retrouver. On ne sait plus ce que parent être une pomme, une rose, une bague, voir un âne, un pâté. C'étaient des trésors spirituels. Ils brillent dans l'ombre du vieux temps, désirs du cœur, désirs de l'âme, hautes récompenses de longues vertus, plaisirs profonds et presque abstraits. On ne sait plus ce que furent la polaire, les Trois Rois, l'étoile du Bouvier. Ni cette « tranquillité » de la meige de minuit, qui fut une sérénité de l'âme. Ni cette « grande nuit d'astres et d'anges » qui prit une odeur de jardin quand passa l'étoile du berger.

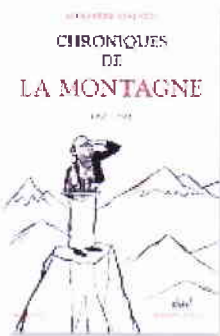
Nous avons tous au fond du cœur je ne sais quel arbre de Noël que les marchands ont mis en vente.

Tant pis pour lui, tant pis pour nous, tant pis pour eux.

Tout ne se reboise pas.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand

Son oisive vieillesse vous in-



Retrouvez l'intégralité des Chroniques publiées par Alexandre Vialatte dans *La Montagne* (1952-1971), dans les deux volumes de la collection Bouquins-Loffant (Préface Charles Dantzig).